The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Société du Musée
du Séminaire de Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

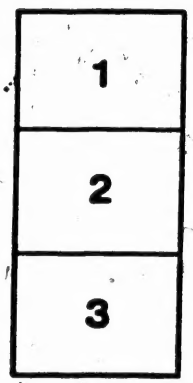
Société du Musée
du Séminaire de Québec

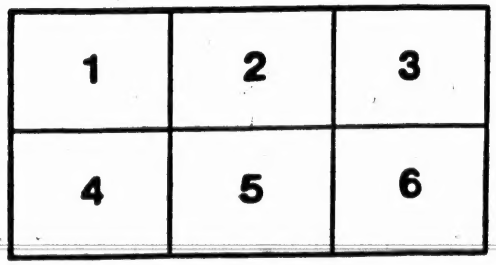
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





F. P. B.

LECTURES

INSTRUCTIVES & AMUSANTES

BIBLIOTHÈQUE
S.M.I.
1964
Séminaire de Québec

J. B. ROLLAND & FILS,
MONTREAL.

Louis Dubois
Louis Dubois
Quebec 1881

LECTURES

INSTRUCTIVES ET AMUSANTES.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS.

Nos. 12 et 14, Rue St. Vincent, Montreal

NOUVELLE SÉRIE DE LIVRE DE LECTURE GRADUÉE en Langue Française, pour les Ecoles Catholiques, par A. N. Montpetit. Seule série approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec, par S. G. l'Archevêque de Québec, et par NN. SS. les Evêques du Canada.

Cette série se compose de cinq livres, trois pour les Écoles Élémentaires, du format in-18, et deux pour les Ecoles Modèles et les Académies, du format in-12, chaque volume est illustré.

LE PREMIER LIVRE de lecture, 160 pages, illustré de 30 gravures.
LE DEUXIEME LIVRE de Lecture, 240 pages, illustré de 40 gravures.
LE TROISIEME LIVRE de Lecture, 320 pages, illustré de 56 gravures.
LE QUATRIEME LIVRE de Lecture, in-12 de 296 pages, illustré de 50 gravures.
LE CINQUIEME LIVRE de Lecture, in-12 de 352 pages, illustré de 42 gravures.

MÉTHODE DE LECTURE ET DE PRONONCIATION, préparée d'après la méthode de L. C. Michel, par Montpetit et Marquette, pour les écoles élémentaires. *Livre de l'élève.* in-18, avec gravures.
MÉTHODE DE LECTURE ET DE PRONONCIATION, par Montpetit et Marquette. *Livre du maître.* in-18.
NOUVELLE MÉTHODE DE LECTURE, par J. E. Jubeau. in-12.
ELEMENTS DE GEOGRAPHIE MODERNE à l'usage des écoles élémentaires, nouvelle édition, avec questionnaires, revue, corrigée et considérablement augmentée. in-12.
NOUVEL ABREGE DE GEOGRAPHIE MODERNE à l'usage de la jeunesse, par l'abbé Holmes, nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, par M. l'abbé Le. O. Gauthier, professeur au Séminaire de Québec. in-12.
NOUVEAU TRAITE DES DEVOIRS DU CHRETIEN envers Dieu. in-12.
LECTURES instructives et amusantes, en manuscrits, par F. P. B., in-12.
ABREGE DE LA GRAMMAIRE selon l'Académie. in-12.
EXERCICES RAISONNÉS SUR L'ORTHOGRAPHE, mis en rapport avec l'abrégé de la Grammaire de l'académie. in-12. Les mêmes corrigés.
LA GRAMMAIRE SELON L'ACADEMIE, par Bonneau et Lucan, revue par M. Michaud in-12
EXERCICES en rapport avec la Grammaire ci-dessus. Les mêmes corrigés.
NOUVELLE GRAMMAIRE française, par Noël et Chapsal.
TRAITE D'ARITHMETIQUE par L. H. Bellerose; nouvelle édition revue et augmentée. in-12.
TRAITE D'ARITHMETIQUE, par J. A. Bouthillier. in-12.
ELEMENTS D'ALGEBRE THEORIQUE et PRATIQUE, nouvelle édition, complètement révue et corrigée.
NOUVELLE ARITHMETIQUE ANALYTIQUE et SYNTHÉTIQUE des Académies, Ecoles Modèles et Commerciales, d'après le système décimal. in-12
REPONSES ET SOLUTIONS RAISONNÉES des exercices de calcul et Problèmes contenus dans la Nouvelle Arithmétique. in-12
HISTOIRE SAINTE à l'usage de l'enfance, rédigée sur un plan méthodique, accompagnée de réflexions morales, suivie de la vie de N.-S. J.-C., et d'un appendice sur l'histoire de l'Eglise jusqu'à la conversion de Constantin, par un ancien Instituteur, approuvée par S. G. Mgr. de Montréal. Edition illustrée.
ATLAS ILLUSTRÉ DE GEOGRAPHIE UNIVERSELLE avec texte, cartes, questionnaires, exercices et tableaux, par J. Beauchamp Comprenant le court *Elémentaire*, le cours *Secondaire* et le cours *Supérieur*.
DICTIONNAIRE CLASSIQUE UNIVERSEL, suivi d'un Dictionnaire de la prononciation de tous les mots difficiles, par M. Th. Bénard; in-18, cart.
AUSSI: Les Cours complet de Drioux, Bonneau, Larousse, Noel et Chapsal, Poitevin, etc., etc.
NOUVELLE CARTE DE LA PUISSANCE DU CANADA, en français.
NOUVELLE METHODE D'ECRITURE THEORIQUE et PRATIQUE, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique et divisée en sept cahiers.

364

LECTURES

INSTRUCTIVES ET AMUSANTES

SUR

DIVERSES INVENTIONS, DECOUVERTES, ETC.

P. B.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

PARTIE DE L'ÉLÈVE.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
QUEBEC

MONTRÉAL.
J B ROLLAND & FILS, LIBRAIRES
12 et 14, Rue St-Vincent
1881.

LECTURES

instructives et amusantes

ou

diverses Inventions, Découvertes, &c.

Avis à un Enfant chrétien.

Souvenez-vous, mon cher enfant, que Dieu, qui vous a donné la vie, qui vous la conserve et qui vous comble de bienfaits en ce monde, vous promet encore la félicité éternelle. Rendez-vous digne de ses faveurs, en observant avec fidélité les commandements qu'il vous a donnés.

Chaque jour, adressez-lui avec ferveur la prière du matin et celle du soir, et ne manquez pas, à votre réveil, de lui offrir votre cœur.

Respectez son saint nom, et généralement tout ce qui a rapport à la religion.

Evitez avec soin tout ce qui déplaît à Dieu, comme sont les jurements, les mensonges, la colère, la gourmandise, la paresse, les paroles messéantes, et toute action que vous n'oseriez pas faire devant les personnes que vous respectez.

Ne fréquentez jamais les Enfants vicieux ou méchants, de peur de leur devenir semblable.

Honorez votre père et votre mère, parce qu'ils tiennent à votre égard la place de Dieu ; soyez reconnaissant pour tous les bons offices qu'ils vous ont rendus, et le Seigneur vous bénira.

Aimez votre prochain comme vous-même, et ne faites à personne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Gardez-vous de rendre le mal pour le mal, et si quelqu'un vous fait de la peine, supportez-le pour l'amour de Dieu.

Aimez à vous instruire, soyez assidu

à l'école, écoutez avec attention ceux qui sont chargés de votre instruction, et étudiez avec soin les leçons qui vous sont données.

Soyez soumis aux lois de l'Eglise et de l'Etat, et respectez les personnes qui ont autorité sur vous.

Maximes tirées du Saint Evangile.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre.

Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et on vous l'ouvrira.

Tout arbre qui est bon produit de bons fruits, tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des Cieux, mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon père qui est dans les Cieux.

Quiconque aura donné seulement un verre d'eau à l'un de ces petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.

Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il perd son âme?

Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux

pour lui qu'on lui pendit au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; remettez et l'on vous remettra.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements.

Sentences et Proverbes

Fréquentez les gens de bien et vous le deviendrez.

Les diamants ont leur prix, mais le bon conseil n'en a point.

Celui qui se corrige en voyant les fautes d'autrui ne peut manquer de

devenir honnête homme.

Ne remettez pas à demain le bien que vous pouvez faire aujourd'hui.

On se trompe soi-même lorsqu'on croit tromper les autres.

On ne saurait conserver l'amitié, si l'on ne se pardonne réciproquement plusieurs défauts.

Le chagrin et l'inquiétude ne remédient à rien, ils nous rendent encore plus malheureux dans la mauvaise fortune.

Fuyez les procès sur toutes choses ; la conscience s'y souille souvent, la santé s'y altère, les biens s'y dissipent.

Ce n'est pas assez de connaître ses devoirs il faut avoir assez de courage pour les remplir.

Quand on dit : je ne puis pas ; c'est le courage qui manque plutôt que les forces.

Le vrai secret d'être heureux, c'est

de ne vouloir que ce que Dieu veut.

Peu avec la crainte de Dieu vaut mieux que de grands trésors qui ne rassasient jamais.

Désirez peu et vous serez toujours riche.

Un cœur bienfaisant a toujours de quoi donner; l'avare n'a jamais rien.

Le jeu et la prodigalité ont ruiné des millions de familles; l'aumône n'en a appauvri aucune.

On doit se méfier d'un mauvais livre comme d'un serpent, qui, tôt ou tard, donne la mort à ceux qui s'amusent avec lui.

Chacun peut dire: j'étais hier, mais personne ne peut dire: je serai demain.

Tout mal qui passe n'est pas un vrai mal; tout bien qui finit n'est pas un vrai bien.

Tenez à Dieu dans toutes vos voies et il conduira lui-même vos pas.

L'Agriculture.

Tirer de la terre le plus de produits possible avec l'emploi des moyens les plus simples et les plus économiques, c'est ce qu'on appelle l'Agriculture. Pour le simple cultivateur l'Agriculture est un art, elle est une science pour l'agronome, c'est-à-dire pour l'homme qui médite, qui perfectionne, qui ne prend le fait que comme point de départ pour les explorations de sa pensée, pour l'application de ses théories.

Condamné à manger son pain à la sueur de son front, l'homme fit assurément de la culture de la terre sa première occupation; mais l'agriculture n'a pas le seul avantage de la primauté sur les autres occupations de l'homme, elle est encore la plus nécessaire, la plus étendue, la plus facile, la plus

productive pour le pays, la plus prodigieuse dans ses résultats, celle qui approche le plus de la création, celle qui met le plus l'homme en rapport avec Dieu.

1° La plus nécessaire. Elle seule fournit à l'homme les aliments pour soutenir son existence, les vêtements pour couvrir son corps, le logement et les autres choses dont il a besoin. Mais si l'homme isolé doit sa vie et son bien être à l'agriculture, les nations ne lui doivent pas moins leur existence et leur prospérité : l'absence, même momentanée, de ses largesses porterait partout le désordre. Et d'ailleurs, quel est le genre d'industrie qui n'ait pas à réclamer le secours de l'agriculture ? La navigation lui doit ses vaisseaux et ses provisions ; le commerce, ses matières premières ; le manufacturier n'a presque en main que ses produits ; la médecine lui doit ses plantes, la peinture ses toiles, ses

pinceaux et la plupart de ses couleurs; pas un homme sur la terre qui ne soit environné et chargé de ses bienfaits.

2° La plus étendue et la plus généralement pratiquée. Pour se convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur ce qui se passe dans le monde, et l'on verra que si, en France, par exemple, le sol compte près de cinquante trois millions d'hectares, et qu'on en retranche 12 millions compris en forêts, maisons, rivières, &c. il en restera cependant encore plus de 40 millions consacrés à l'agriculture, et que, sur une population de 36 millions d'habitants, 26 et plus se livrent aux travaux de la campagne.

3° La plus facile et la plus simple. L'agriculture ne repousse ni les sciences, ni les lettres, mais elle réclame bien plus impérieusement l'esprit d'observation, le bon emploi des moyens que donne l'expérience du passé, le courage, l'activité, &c. Les forces qu'elle emploie sont aussi faciles à obtenir que les instruments dont elle se sert sont simples. Un bon attelage de chevaux ou de bœufs, quelquefois l'un et l'autre, des voitures grossières, mais solides, une charrue, une herse, des bêches, des pioches,

des fourches, des faulx, des faucilles et peu de choses en sus lui suffisent pour ameublir le sol, c'est à dire le rendre propre à donner passage aux racines, à l'eau pluviale, à l'air, à la chaleur et à récolter les riches produits de la terre.

4°. La plus productive pour le pays. Un rapport terminé en 1834 prouva que la France récolte en céréales environ cent cinquante trois millions d'hectolitres, ce qui, en prix moyen, donnerait plus de deux milliards de francs. Et, à ce chiffre on ajoute le prix des autres produits en vins, en légumes, en foin, &c. &c., le prix des quarante mille chevaux, des huit cent mille bœufs ou vaches, des cinq millions de moutons, de cent mille porcs, d'une multitude de volailles, &c. &c., que l'agriculture élève, on verra qu'elle donne au commerce, ou à sa propre consommation, pour plus de quatre milliards et demi de francs, tandis que l'industrie ne donne que le chiffre généralement adopté de dix cent millions de francs (Encyclopédie.)

5°. La plus prodigieuse dans ses résultats, la plus semblable à la création, et la plus agréable à contempler. Rien de plus merveilleux que

la végétation, c'est une vraie création journalière dont le cultivateur est la cause secondaire : un grain, un pépin, un noyau est jeté en terre, et voilà qu'une puissance mystérieuse s'empare de son être, répand en lui un esprit de vie et un pouvoir de fécondité. Une herbe paraît, une tige se développe, s'allonge plus ou moins suivant l'espèce qu'elle doit renouveler. Peu après, des fleurs apparaissent, des fruits se montrent à l'œil du cultivateur, s'offrent à sa main laborieuse et lui donnent trente, soixante, cent, mille, etc., pour un. Certaines semences donnent au cultivateur plus d'occupations, parce qu'elles doivent être renouvelées chaque année ; d'autres, comme pour le dédommager, survivent à plusieurs générations humaines pour les enrichir successivement, sans leur demander ni soins ni culture.

Les boutures et la greffe offrent de nouvelles merveilles à l'homme qui en examine les résultats. C'est une simple branche mise en terre qui se donne des racines et produit une plante semblable à celle dont elle a été extraite ; c'est un simple rameau placé par incision sur un sauvageon, et qui force la sève, en passant par ses intestins, à produire des fruits délicieux, au lieu de fruits amers que, par nature, il devait porter.

N'est-ce pas encore la végétation, c'est-à-dire

l'œuvre de l'agriculteur, qui offre à la vue le plus beau spectacle ? Transportez-vous au bas de cette montagne et voyez d'abord les rayons du soleil levant se réfléchir sur les gouttelettes de rosée qui couronnent le sommet de chaque brin d'herbe, et les changeant en des milliards de perles ! Voyez ces interminables sillons fruitiers, fermés d'abord autour d'énormes bouquets de fleurs à mille couleurs diverses, se chargeant plus tard d'une quantité prodigieuse de fruits aussi beaux à la vue qu'agréables au goût et utiles à la santé de l'homme. Contemplez le majestueux balancement de ces arbres séculaires dont les sommets semblent se confondre avec les nues ; voyez ce champ de blé ondoyant ses tiges, balançant ses épis comme les flots d'une mer légèrement agitée par un doux zéphir ; voyez ce pâturage, qu'une main humaine a planté, mais que Dieu seul a embelli ; qui de plus admirable, qui de plus capable de nous porter à Dieu ?

Mais pourquoi nous arrêter à tel genre ou à telle espèce, lorsque, dans les produits de la végétation, tout est grand, tout est sublime ! Ces propriétés si parfaites, ces traits de génie, ces combinaisons si variées, ne se font pas moins remarquer dans le brin d'herbe que nous foulons aux pieds, que dans ces végétaux élevés

dont les ombres se déploient avec tant de majesté sur nos têtes ! Rien n'est monotone dans la campagne : chaque genre de culture et de produit offre des variations ; chaque saison présente un nouveau spectacle, de nouvelles plantes, de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits, de nouvelles couleurs, &c. &c. En vain l'homme essaierait-il d'imiter ce que l'Agriculture a planté et que Dieu a fait croître, a embelli : un brin d'herbe même le désespère, parce que l'art ne vient que de l'homme et que le brin d'herbe vient de Dieu.

6° L'Agriculture est la profession qui met le plus l'homme en rapport avec Dieu : — Les combinaisons de l'homme d'Etat, les opérations du banquier, du négociant, du spéculateur, &c., ne dépendent pas absolument du temps et des saisons, du froid et du chaud. Il n'en est pas de même pour l'agriculteur, il sait très-bien qu'il ne lui suffit pas de semer ni de planter, mais qu'il faut encore que le temps lui soit favorable. Il veut bien que l'hiver ait son cours, mais ses intérêts demandent qu'il ne soit ni trop rigoureux, ni trop prolongé. Il faut pour lui que le printemps soit doux, que l'été soit chaud, et souhaite que la pluie tombe aux époques convenables.

a qu'il n'y en ait ni trop, ni trop peu. Mais il sait aussi, et les traditions de famille n'ont pu le lui laisser ignorer, il sait que le froid et le chaud, la pluie et la chaleur sont entre les mains de Dieu, et que, pour les obtenir en temps opportun, il faut recourir à lui. — Ses devoirs comme ses intérêts le portent donc tour-à-tour à élever ses yeux, ses mains et son cœur vers le ciel pour lui demander appui et protection. Si ses anxiétés augmentent à proportion que le temps des récoltes approche, alors aussi ses prières se multiplient; si un orage se forme à l'horizon, si les éclairs sillonnent les nues, et le tonnerre gronde au loin, oh! c'est alors que le père, la mère de famille, les enfants, les serviteurs et les servantes unissent leur voix et conjurent le Ciel de ne pas les frustrer dans leurs justes espérances, et de leur conserver ce qu'il leur a donné.

L'Ecriture.

L'Ecriture est un art si utile et si admirable, qu'on serait porté à croire que cette invention merveilleuse a été inspirée par Dieu même, et

C'est un don précieux de la nature et un bienfait du Créateur.

Un poète français, Brébeuf, dans sa Pharsale, a défini l'Ecriture :

..... Cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

L'invention de l'Ecriture est de la plus haute antiquité, et il serait difficile d'en nommer l'auteur.

Cet art n'a pas toujours été au degré de perfection où il est aujourd'hui ; à l'origine des sociétés, les hommes se sont servis de signes et de caractères hiéroglyphiques pour faire connaître leurs pensées ; c'est ce qu'on a appelé l'écriture hiéroglyphique.

De l'écriture de la pensée, exprimée par des signes, les hommes furent amenés peu à peu à la découverte des lettres de l'alphabet, qui, combinées entre elles, purent rendre non seulement les pensées, mais les mots et les syllabes dont se compose le langage.

Plusieurs savants attribuent l'invention des caractères alphabétiques aux Egyptiens et en font honneur à Thoth, auquel on attribue du reste, vingt inventions différentes. On le fait vivre dans le XVIe siècle avant Jésus-Christ. D'autres sentiments, avec plus de vraisemblance, font cette invention due aux Phéniciens et aux Hébreux. Les derniers étaient déjà

trouve dans l'histoire sous le nom de Phéniciens.

Qu'elles vinssent des Phéniciens ou des Hébreux, les lettres de l'alphabet furent importées en Grèce par Cadmus (en 1582 ans avant Jésus-Christ), d'où elles passèrent en Europe.

Les peuples ayant reçu la théorie de l'écriture ont beaucoup varié dans la forme de l'exécution et dans la disposition des lignes.

Les Chinois, Japonais et quelques autres peuples ont une écriture perpendiculaire, en allant de bas en haut et commencent leur page par où nous la finissons.

Presque tous les autres peuples ont une écriture horizontale allant de gauche à droite.

On distingue plusieurs genres d'écriture; les principaux aujourd'hui en usage sont: la bâtarde, la coulée, la ronde, la gothique et la cursive appelée aussi anglaise.

Le Papier.

Les matières que l'on a employées d'abord pour l'écriture ont été le bois, la pierre et les métaux; nous lisons dans l'histoire sainte que les dix commandements de Dieu furent écrits sur deux tables de pierre, on écrivait aussi sur des rouleaux faits de peaux de parchemin, de feuilles d'arbres.

Par la suite on découvrit l'art d'écrire sur des feuilles de végétaux

en de mauve, puis sur le papyrus ou l'écorce d'un arbuste assez ressemblant au roseau.

C'est du papyrus que nous est venu le nom de papier.

Le papier fait avec du chiffon n'a été connu en Europe qu'au XII^e siècle; mais les Chinois en faisaient usage bien longtemps avant cette époque.

Plumes et Encre.

Les instruments dont on se servait pour écrire étaient appropriés aux matières sur lesquelles on écrivait. le cuivre, la pierre, &c.

Ce fut en premier lieu un poinçon à graver, et plus tard le stylet. Mais comme le stylet de fer donnait dangereux, on le remplaça par le stylet d'os ou d'ivoire.

Quand on se servit pour écrire de matières moins dures que la pierre et le métal, au lieu de stylet, on employa des roseaux, des plumes d'oie, de canard, de poule, dont on fait encore usage.

On se sert aussi aujourd'hui avec avantage de plumes métalliques.

L'encre que les anciens peuples employaient était de différentes couleurs et de différentes compositions. Les Romains faisaient leur encre avec la suie des fours et des bains, ou avec de la couperose et des substances de gommes et d'encre liquides. Depuis longtemps

on fait l'encre ordinaire avec une décoction de noix de galle, mise en contact avec une dissolution de couperose; puis on y ajoute de la gomme arabique, en quantité suffisante pour donner à l'encre une consistance convenable.

Imprimerie.

C'est dans le XV^e. siècle que l'on vit naître cette belle invention, dont le mérite est de reporter l'instruction dans toutes les classes de la société.

Cette découverte admirable a changé, pour ainsi dire, la face du monde, et on peut, à bon droit, la considérer comme la plus importante de la civilisation; elle a rendu les plus grands services à

l'humanité a contribué puissamment à l'éclairer.

L'invention de l'Imprimerie est due à un gentilhomme de Mayence nommé Jean Gutenberg, né en cette Ville en 1400. On assure pourtant que l'art de fixer les idées sur le papier au moyen de l'imprimerie était depuis longtemps en usage en Chine, au Japon et même dans la Tartarie; mais on n'a rien de certain à cet égard.

Les premiers essais typographiques furent faits à Strasbourg: Gutenberg sculpta des lettres mobiles de bois, séparées les unes des autres et que l'on pouvait employer à former des mots, des lignes et des pages pour toutes sortes de compositions.

En 1452, on trouva le secret de remplacer les caractères de bois par des caractères de métal, et c'est alors réellement que l'Imprimerie fut inventée.

La Ville de Strasbourg a célébré

en 1840 le quatrième anniversaire séculaire de l'invention de l'Imprimerie a élevé à Gutenberg, qu'elle semble avoir adopté pour un de ses enfants, une Statue qui décore aujourd'hui une des places de cette ville.

Lithographie

Le nom lithographie est composé de deux mots grecs: pierre et écrire. On a ainsi composé ce nom exprès pour exprimer l'art de reproduire les représentations de toute nature faites par les artistes sur une pierre.

L'art de la Lithographie est dû, ainsi que beaucoup d'autres, à la nécessité, mère des inventions. Un jeune littérateur bavarois, nommé Aloys Senefelder, trop pauvre pour se faire connaître du public par l'impression de ses ouvrages, s'ingénia, pour les imprimer lui-même. Il composa de l'encre grasse, et il essaya de, en écrivant avec cette encre de deux lames de cuivre, on pourrait pas reproduire l'écriture sur le papier. Obligé de tracer les lettres à rebours, il s'y exerça

sur des carreaux de pierre calcaire dont il polissait la surface. Dans ce travail, la pensée lui vint d'essayer si l'écriture faite avec son encre sur la pierre ne se reproduirait pas sur le papier au moyen d'une pression. Il y réussit. De nouveaux essais lui prouvèrent aussi la possibilité de prendre des impressions successives de l'écriture tracée sur la pierre. Joyeux de sa découverte, et sentant l'importance qu'elle pouvait acquérir, il lithographia des morceaux de musique, différents dessins, de l'écriture, etc. Le nouvel art était dès lors inventé. On place cette invention aux dernières années du XVIII.me siècle.

La Lithographie fit, en peu de temps, de rapides progrès. Aujourd'hui ses produits ont acquis une telle perfection, qu'on serait tenté de les prendre pour des beaux originaux.

A l'exactitude et à la fidélité de la reproduction, la lithographie joint encore l'économie; elle nous donne à très bas prix de bonnes copies de nos grands maîtres

des paysages, des portraits des célébrités actuelles, des cartes géographiques, des modèles de toutes les genres d'écriture. L'industrie manufacturière s'est aussi emparée de la Lithographie pour embellir une foule de produits, elle l'applique aux décorations de la poterie, de la faïence et de la porcelaine, aux dessins qu'elle transporte sur les tissus de tous genres, sur le cuir, sur les bois, sur les métaux vernis, etc, etc.

La pierre calcaire granulée dont on se sert, ayant la propriété de s'imbiber d'eau et de graisse, permet d'opérer le tirage par la procédé suivant:

On trace un dessin sur la pierre avec un crayon gras, et s'il s'agit d'écriture avec de l'encre grasse; puis on lave la pierre avec de l'eau qui s'infiltre partout où le crayon gras n'a pas touché; on passe sur la pierre un cylindre chargé d'encre à imprimer, cette encre étant grasse s'applique sur le dessin tracé par le crayon gras, tandis qu'elle est repoussée de toutes les parties imbibées d'eau. On applique une feuille de papier sur la pierre ainsi

préparée, on donne une forte pression et le dessin en communiqué dans toute sa perfection à la feuille de papier. Cette feuille soulevée, on mouille de nouveau la pierre, on passe l'encre, on donne la pression, et on obtient une seconde épreuve du dessin. On continue de la sorte jusqu'à la dernière épreuve. En prenant quelques précautions, on peut tirer des milliers d'épreuves, dont chacune est la reproduction fidèle de l'original.

Quelquefois on écrit sur le papier préparé à cette fin, puis on le renverse sur la pierre, et moyennant une forte pression l'écriture s'attache sur le papier. Alors on opère comme il vient d'être dit. C'est ce qu'on appelle autographier.

Peinture.

La peinture est l'art de représenter, le plus souvent sur des surfaces planes, tous les objets qu'offre la nature, et de les faire paraître à l'œil dans leurs formes naturelles, de manière à lui faire illusion, à le induire en erreur. Et cela, par la seule combinaison des

couleurs.

La peinture comprend cinq parties principales :

1° La composition, c'est-à-dire le choix du sujet, le nombre et le caractère des personnages, la disposition et l'agencement de chaque objet en particulier ;

2° Le dessin ;

3° L'expression ;

4° Le clair obscur ;

5° La coloris ou la couleur.

Les premières peintures furent monochromes, c'est-à-dire faites avec une seule couleur (c'était le cinabre rouge de l'Oxide). On attribue l'invention de ces premières peintures à Cléophantes de Corinthe, 1200 ans avant J.-C. Plus tard on se servit de quatre couleurs, savoir : le rouge, le jaune, le noir et le blanc. Bularque, qui vivait 754 ans avant J.-C fut le premier peintre polychrome.

Les Egyptiens firent faire un grand pas à la peinture en appliquant les couleurs sur toutes sortes

d'objets, et les Perses firent de magnifiques tapis. Cicéron parle de ceux que Verrès trouva en Sicile, et qu'on attribue à Attale 1er, roi de Pergame; ils étaient en laine, en toile &c. représentant divers personnages des Arabes, et les Perses connaissaient la Mosaïque. Vers l'an 450 avant J.-C. parut Agatharque; il peignit le premier des décorations sur les monuments publics (447), Denys et Démophile introduisirent à Rome la peinture grecque (422), Arcésilaüs peignit sur la cire et sur l'émail (404). Après eux parurent Apollodore (403); Zeuxis (380); Parrhasius (375). Timanthe (350), Apelles (330), dont l'habileté fit oublier tous ceux qui l'avaient précédé.

La peinture suivit souvent le génie et les mœurs des siècles; ainsi, après avoir été tour-à-tour

sévère, naïve, simple, belle & exacte; elle devint futile, efféminée & de mauvais goût. Ce ne fut que vers le milieu du XVIII^e siècle, que de Caylus puis Vien, & ensuite David, firent reprendre à la peinture française son premier éclat.

Chaque pays a eu ses artistes, et ces artistes ont eu des genres différents; de là les écoles diverses dont nous citerons les principaux personnages.

Ecole Florentine, qui a produit: Cimabue, Giotto, Beato Giovanni, Angelico, Antonnello di Messina, Rosso, Pietro di Cortone &c.

Ecole Romaine, qui a produit: Perugino, Raphaël (Raffaello Sanzio di Urbino,) le plus grand de tous les peintres; Polidoro di Caravaggio, Carlo, Maratta, Salvator Rosa &c

Ecole Vénitienne, qui a produit Cantal Bellin, Sebastiano del Piombo, Bassan, Palme le jeune.

Ecole Lombarde, qui a produit Le Corrège. Louis Carrache, Michel Ange de Caravage, Le Guide. &c.

Ecole Allemande, qui a produit, Guillaume, Jean Van Eyck, Albert Durer, Mabuse, Lucas de Leyde, Holbein, &c.

Ecole Flamande, qui a produit Bril, Breugel, Rubens, Van-Dyck, Téniers, Vanloo, Jean Van-der-Meer, &c.

Ecole Hollandaise, qui a produit Otto-Vaenius, Rembrandt, Paul Potter, Berghem, Miéris, Van der Velde, &c.

Ecole Espagnole, qui a produit, Ribera, Moralez, Vargas Navarrette, Murillo. &c.

Ancienne Ecole Francaise, qui a produit Jean Cousin, Le Poussin, Claude Lorrain, Blanchard, La Hire, Le Brun, de la Fosse, Parrocel, Miguard, Antoine Coypel, Lemoine, De Latour, Boucher, Vernet, célèbre peintre de marine, Watelet, &c.

Nouvelle Ecole Française, qui a produit Vien, David, Regnault, Drouais, Guérin, Léopold Robert, Berghem, A. Pujol, H. Vernet, Delacroix, Scheffer, &c.

L'Ecole Anglaise a produit Hogarth Wilson et West.

Gravure.

Reproduire en point et multiplier à l'infini un plan, une carte, un dessin, tel est le but de la gravure. L'origine de cet art merveilleux ne se perd pas, comme tant d'autres, dans la nuit des temps. Ce n'est pas que les encyclopédistes n'aient avancé, selon leur usage, que les Chinois, les Japonais et les Indiens y excellaient plus de mille ans avant l'ère chrétienne, mais c'est là une assertion qui est loin d'être bien prouvée. Toutefois, on ne peut disconvenir que les anciens n'en aient eu quelque

connaissance, en effet, dès le siècle de Périclès, 450 ans avant Jésus Christ, le fameux sculpteur Phidias avait porté l'art de ciseler les métaux à un haut degré de perfection. Vers cette même époque, les Egyptiens, les Grecs, les Juifs même, et plus tard les Etrusques et les Romains, gravaient les pierres fines et façonnaient ces camées, ces scarabées inimitables, que nous admirons dans les musées de nos villes ou dans les cabinets de curieux. De ces chefs-d'œuvre à la gravure telle que nous l'entendons aujourd'hui il n'y a qu'un pas. Eh bien! ce pas n'a été franchi qu'à la fin du XIV^e^ siècle par les Allemands, qui firent paraître à cette époque les premières cartes géographiques gravées sur bois. Longtemps on a regardé un Saint Christophe conservé dans la bibliothèque nationale à Paris, et portant la date de 1423, comme la plus ancienne gravure connue; mais on vient de découvrir à Malines, une estampe qui remonte à 1418, et qui est d'une exécution supérieure à la précédente; elle représente la Très-Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus dans un jardin.

On attribue généralement la gravure sur métaux à Maso Finiguerra, orfèvre de Florence, en 1452: mais il paraît qu'il ne fit que perfectionner les premiers essais tentés 40 ans auparavant par son concitoyen Jean della Cornicle. Le perfectionneur a fait oublier ici l'inventeur. La même chose a eu lieu pour la gravure à l'eau forte. Wenceslas d'Olmutz l'avait entrevue dès 1496, mais il a été éclipsé par le fameux Albert Durer, l'un des plus célèbres artistes de l'Allemagne, qui, à partir de 1515, a

donné environ 90 sujets, presque tous tirés de la Vie et de la Passion de Notre-Seigneur.

Disons encore un mot de deux autres sortes de gravures: la gravure sur diamant et la gravure sur verre. La première demande un talent et une patience à part; elle est due à un Milanais, nommé Clément Birague (1554); mais elle n'a pas eu beaucoup de vogue, et cela se conçoit. Quant à la gravure sur verre, dont les Allemands revendiquent la découverte pour leur compatriote Gaspard Lehmann (1612), elle n'a guère commencé à avoir du succès qu'au milieu du 18ème siècle, lorsque Scheele, chimiste suédois, eut découvert l'acide fluorique, qui attaque le verre avec une grande énergie.

La gravure sur métaux se fait de deux manières, au burin et à l'eau forte. Pour buriner, ce qui est assez difficile, il faut commencer par tracer son dessin avec une pointe dure sur le cuivre ou sur l'acier disposé à cet effet; ensuite on passe le burin sur les traits de ce dessin, et on leur donne la force ou la délicatesse qu'ils doivent avoir. La gravure sur bois s'exécute de la même manière.

Pour la gravure à l'eau forte, le procédé est bien plus simple, du moins plus facile. On enduit la plaque de métal d'une couche de cire noircie et de la consistance d'un vernis, et l'on y décalque le dessin, qui a été tracé d'avance sur du papier approprié. Ensuite on passe une pointe d'acier sur les traits du dessin décalqué, de manière à le reproduire sur la cire et à mettre celle-ci jusqu'à la plaque métallique. Alors on verse dans ces petites rigoles de l'eau forte, qui a le temps de ronger le métal découvert, et y laisse des traces plus ou moins profondes,

selon le temps qu'elle y séjourne. Cette première opération terminée, on nettoie la planche, on corrige avec le burin les imperfections, les défauts on les oublie, et l'on est à même de tirer les estampes par milliers.

La gravure est pratiquée à Londres, à Paris, à Bruxelles et à Amsterdam.

Sculpture.

La sculpture est l'art de représenter en pierre, en marbre, en bois, etc., un personnage ou tout autre objet doué d'âme, ou dont le sculpteur a conçu l'idée. Il les forme d'abord en cire ou en glaise, ou en toute autre matière facile à travailler, afin de pouvoir plus aisément ôter ou ajouter à son ouvrage jusqu'à ce qu'il l'ait conduit à la perfection qu'il désire. Cette opération finie, le sculpteur recouvre ordinairement son modèle en plâtre; il divise et découpe cette enveloppe, devenue moule, en divers morceaux, pour pouvoir en retirer plus facilement les moulages qu'il opère, dans le but d'obtenir non-seulement le modèle qu'il doit perfectionner,

mais encore ceux qu'il veut livrer au Commerce.

Bien différent du peintre qui, pour produire son sujet, ajoute couleurs à couleurs, les variant et les modifiant suivant que le demandent les effets qu'il veut obtenir, le sculpteur, au contraire, retranche, diminue, creuse, etc, jusqu'à ce qu'il arrive à la perfection de son œuvre.

La sculpture date de la plus haute antiquité : Moïse défend à son peuple, de la part de Dieu, de faire aucune figure pour l'adorer, il place des Séraphins sur le propitiatoire, fait la mer d'airain sur douze figures de bœufs, &c.

Les Egyptiens faisaient des statues, mais elles étaient fort imparfaites, ayant toute la même attitude, et n'exprimant ni formes, ni sentimens, ni affections.

Les Babyloniens et les Perses connaissaient l'art de fondre des statues, ainsi que les Phéniciens, mais ils ne donnèrent quelque perfection à leurs ouvrages que vers le V.e siècle avant Jésus-Christ.

Les Romains étaient plus avancés dans la sculpture, car, dès l'an 754 avant

Jésus-Christ, ils avaient déjà de très belles statues en bronze. La Grèce surtout se distinguait par la richesse de ses sculptures.

Marcellus, rappelé à Rome, voulut embellir son triomphe en se faisant précéder par ce qu'il avait trouvé de plus beau à Syracuse, en statues, sculptures, tableaux, &c. Au triomphe de Pompée, on voyait des vases en pierres précieuses, des statues, un lit, un trône, des sceptres en or massif. Chez les Romains, on distinguait quatre sortes de statues : les colossales, les curules, les équestres et les pédestres.

Les sculpteurs anciens les plus célèbres sont Rupatus et Athénius, qui vivaient 538 ans avant Jésus-Christ ; Alcamène, 450 ; Phidias 445, Myron & Lysippe 410 ; Apollonius, qui vivait du temps d'Alexandre.

Vers 114 après Jésus-Christ, on vit paraître Diogène d'Athènes, Zénodore, Polydore, Athénodore se distinguèrent dans les siècles suivants.

Après une longue interruption, la sculpture renaquit à Rome, de Buono Taccio et Nicolas de Pise.

Puis vint au XV.e siècle, le fameux Michel-Ange, puis Ratti, Bandinelli, — Daniel, &c.a Enfin, dans les derniers temps on parut Bernin et Canova.

Parmi les sculpteurs les plus célèbres la France compte Jean Goujon, Germain Pilon, Sarrasin, Buquesnoy, Flamand, Desjardins, Marsy, Falconet, Puget, Julien, Pajon, Rollant, Dupaty, Lemot, Lesueur, &c.a

---

Poudre à Canon.

La poudre est une composition de soufre, de salpêtre et de charbon pilé.

On en attribue l'invention en Europe à Berthold Schwartz, religieux Cordelier, né à Fribourg, en Allemagne, qui, en

en 1320, en fit la découverte, par hazard, en se livrant à des expériences chimiques. D'autres prétendent que cette invention est due à un autre religieux, nommé Roger Bacon.

Les Français ont commencé de se servir des arquebuses ou canons à main au siège d'Arras, en 1414.

Quoique la poudre à canon semble une invention funeste, parceque les hommes s'en servent pour s'entre-détruire dans les combats, à l'aide d'instruments qui donnent une mort aussi prompte qu'assurée, ne peut-on pas dire néanmoins que cette découverte est utile à l'humanité? Par elle, le sort des batailles est plutôt décidé, les combats sont moins acharnés et moins fréquents, sans parler des autres avantages que l'on en retire

Paratonnerre.

Le paratonnerre est un appareil destiné à préserver les édifices de la foudre. Il est formé de 3 parties : la tige, la conduite et les racines.

1° La tige est en fer et va en s'amincissant, sa longueur est variable ; la pointe est généralement en platine, métal qui ne s'altère point à l'air, une couche de peinture recouvre le reste de la tige.

2° La conduite est ordinairement formée de barres de fer carrées qui ont 17 ou 18 millimètres de côté ; quelquefois, c'est une espèce de corde en fils de fer ou de cuivre entrelacés et goudronnés séparément. Elle va plonger dans un terrain naturellement

humide, ou mieux dans l'eau d'un puits. Si le terrain était sec, il faudrait faire descendre le conducteur de 4 ou 5 mètres dans la terre et l'environner de charbon calciné, de braise ou de coke. On doit éviter toute solution de continuité dans cette partie; car il pourrait en résulter de terribles accidents; témoin la fin déplorable de Richmann, Professeur de physique à St Petersbourg.

3° Les racines sont destinées à disséminer le fluide électrique dans le sol; elles sont dirigées obliquement, afin de les éloigner des fondations de l'édifice.

Si un nuage vient à passer non loin du paratonnerre, celui-ci se trouve électrisé par influence; l'électricité de même nature que

celle du nuage, est refoulée dans le sol, tandis que l'autre s'accumule vers la pointe, pour aller neutraliser celle du nuage orageux.

Franklin inventa les paratonnerres; mais il ne fut pas le premier à réaliser cette idée. — Le premier de ces instruments qui ait été construit en France, fut placé, le 10 Mai 1752, sur la machine de Marly, par les soins de Dalibard, qui contribua à propager la théorie de Franklin sur l'électricité. On dit que le premier paratonnerre que ce célèbre physicien ait fait poser lors de son voyage en France, le fut sur la maison de Passy, aujourd'hui pensionnat des frères des écoles chrétiennes.

Dans quelques villes, on opposa des ordonnances de police pour défendre les paratonnerres, d'imaginant faussement qu'ils attiraient la foudre. Il y eut même des procès intentés à ce sujet, notamment à Saint-Omer. Certaines personnes plus zélées qu'éclairées allaient jusqu'à dire que c'était braver le Ciel et offenser Dieu.

On s'accorde généralement à étendre la sphère de protection du paratonnerre à une distance double de la longueur de sa tige. Il est certain que si les paratonnerres étaient plus multipliés à la surface de la terre et placés sur des lieux élevés, la foudre tomberait beaucoup plus

rarement. C'est ce que l'on remarque pour Paris en particulier depuis que les principaux édifices sont surmontés de paratonnerres.

Une Eglise de Carinthie était frappée de foudre quatre ou cinq fois par an en moyenne. En 1778, on y fixa un paratonnerre; au bout de cinq ans, au lieu de vingt à vingt cinq fulminations dont elle aurait dû être atteinte pendant ce laps de temps, le clocher avait été frappé une seule fois et encore sans le moindre accident, car le coup avait porté sur la pointe du paratonnerre.

Le temple de Jérusalem n'a jamais été, à ce qu'il

paraît, frappé de la foudre. Mais il est bon de remarquer que le toit, construit à l'italienne et boisé de cèdre doré, était garni d'une tour à l'autre de longues lances de fer pointues et dorées. De plus, sous le parvis, existaient des citernes qui recevaient l'eau des toits par des conduits métalliques. — Tout cela, comme on voit, forme un système complet de paratonnerres.

Ximaux.

On trouve dans le sein de la terre et particulièrement en Sibérie, en Norwège, en Suède, en Chine,

à Siam, aux Iles Philippines, dans l'Ile d'Elbe, un minéral d'une couleur grise sombre, quelquefois cristallisé, qui a la propriété d'attirer énergiquement et à distance, le fer, le nickel, le cobalt. Ce minéral, composé presqu'exclusivement de fer, avec une faible quantité d'oxigène, a reçu chez nous le nom d'aimant, ou de pierre d'aimant.

Les anciens, qui connaissaient sa vertu, l'avaient appelé magnès; cette dénomination a produit celle de magnétisme, nom que l'on donne en physique à la propriété de l'aimant d'attirer le fer et l'acier, et de leur communiquer sa vertu.

Une barre de fer qu'on a frictionnée avec un aimant, ou qu'on a laissée un peu de temps en contact avec cette pierre, se trouve avoir acquis la propriété d'attirer tout comme l'aimant d'autres masses de fer de nickel, de cobalt. Le fer ou l'acier qui a acquis la propriété de l'aimant en appelé aimant artificiel.

L'aimant artificiel en quelque fois plus puissant que l'aimant naturel. M.r Jugen-Bonz assure en avoir vu qui supportaient cent fois leur poids.

Le fer s'aimante plus facilement que l'acier; mais aussi il perd plus facilement son aimantation ou magnétisme que l'acier. L'acier trempé oppose

au magnétisme une résistance encore plus forte, et cette résistance croît en raison de la raideur de la trempe ; mais alors la ténacité magnétique atteint le plus haut degré auquel elle puisse arriver.

Les aimants servent à retirer de petits objets en fer des amas d'autres matières où ils se trouvent confondus ; à reconnaître la présence du fer dans les minerais ; à lever des plans ; à diriger le navigateur en lui indiquant approximativement les points cardinaux.

Magnétisme & Boussole.

Le mot Magnétisme désigne deux choses qu'il ne faut pas confondre :

l'une appelée proprement le magnétisme, l'autre le magnétisme animal.

On définit le Magnétisme, la propriété générale qu'a l'aimant d'attirer le fer et quelques autres métaux ; par extension on applique aussi ce mot à la grande action que la terre, comme un puissant aimant, exerce sur l'aiguille de la boussole. Cette propriété de l'aimant est due à l'existence de deux fluides magnétiques contraires désignés sous le nom de fluide austral ou fluide boréal. Les physiciens ont reconnu que les fluides de même nom se repoussent et que les fluides de nom contraire s'attirent ; voilà pourquoi l'extrémité de l'aiguille aimantée, dirigée

du fluide austral se trouve toujours
vers le pole Nord et vice-versa.
La boussole, que nous avons nommée
plus haut, est sans contredit la
plus utile application qu'on ait faite
du magnétisme. C'est une petite boîte
dans laquelle est disposée une aiguille
aimantée avec soin, et qui se meut
librement et horizontalement sur un
pivot d'acier. Comme cette aiguille a pour
propriété générale de se tourner vers
le Nord, ses variations et ses mouve-
ments, étudiés avec soin et notés avec
exactitude rendent des services incalculables
aux navigateurs perdus dans l'immensité
des mers. Pline attribue la découverte
de l'aimant à un pâtre qu'il ne nomme

par ; mais à part les Chinois, aucun peuple ne paraît s'être servi de la boussole avant le douzième siècle ; ce n'est même qu'en 1302, que Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, au royaume de Naples, la perfectionna au point où nous l'avons aujourd'hui.

Qu'est-ce que le magnétisme animal ? C'est, disent ses adepte, un fluide universel, cause première de tous les phénomènes, et dont l'homme peut changer les mouvements, augmenter ou diminuer la quantité dans d'autres individus. Ce fut Mesmer, docteur allemand, qui, en 1778, importa à Paris ce mystérieux moyen de guérir les maladies. Il fit beaucoup de partisans, d'autres disent de dupes.

Bref, depuis cette époque, mais surtout depuis une trentaine d'années, on ne parle que de magnétiseurs et de magnétisés. Ceux-ci, par l'influence de leurs opérations, sont amenés en quelques minutes à un sommeil ou plutôt à un somnambulisme plus ou moins lucide. Alors, tout endormis, ils parlent pertinemment, dirige, devinent certaines choses, jouent aux cartes, lisent des lettres fermées, décrivent les objets à d'énormes distances, indiquent la cause, le siège et les remèdes de leur propre maladie et de celle des autres, etc. Mis par une Commission scientifique en 1784, approuvés par l'Académie de médecine en 1831, mais rejetés par celle de 1842, les doctrines et les faits magnétiques rencontrent aujourd'hui autant d'incrédules

que de partisans. De sorte qu'on en est encore à se demander sérieusement : Qu'est-ce que le magnétisme animal ?

Chemins de Fer.

On appelle Chemins de fer des routes garnies dans toute leur longueur de deux fortes bandes parallèles qu'on nomme rails, mot anglais qui signifie barre. Les Voitures destinées à parcourir ces routes portent le nom de wagons, autre mot anglais qui veut dire chariot. Sur un wagon particulier appelé locomotive, se trouve fixée et ajustée, avec tous ses appareils, une machine à vapeur faite exprès pour

donner le mouvement aux convois des chemins de fer.

Les roues de la locomotive et celles des wagons portent juste sur les rails ou ornières saillantes, et s'y trouvent solidement fixées par une rainure profonde qui emboîte les rails.

Une seule locomotive peut emporter à sa suite, avec la rapidité presque incroyable de 40 à 60 kilomètres à l'heure, une longue file de wagons chargés de voyageurs ou de marchandises.

Les chemins de fer, comme toutes les grandes créations industrielles, ont eu un commencement très-simple et très imparfait en comparaison de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Les anciens, pour faciliter le transport

des marchandises et soulager leurs attelages de bœufs ou de chevaux, pratiquaient dans les routes deux lignes ou ornières plates en pierres dures, sur lesquelles portaient les roues de leurs chars. Vers l'an 1630, les Anglais firent, pour les houillères, de semblables ornières en bois, en fixant sur la terre parallèlement deux lignes de madriers. Ce chemin de bois, en diminuant la résistance du sol, doublait la force animale: c'est-à-dire que, sur ces madriers, un cheval pouvait conduire autant que deux sur un chemin ordinaire. Bientôt on appliqua des bandes de fer sur les madriers, et on commença à les appeler chemins de fer. L'an 1767, on remplaça les madriers par des ornières saillantes, d'abord en fonte, puis en fer malléable. Ce fut encore une grande économie de forces: un cheval pouvait conduire sur cette voie de fer autant que dix sur une voie ordinaire

A cette époque, la puissance motrice de la machine à vapeur faisait un grand bruit dans le monde, il était naturel que l'on songeât à la substituer sur les chemins de fer à la force animale si limitée et si lente en comparaison de celle de la vapeur. Les premiers essais datent de 1770 et sont dus à un Français nommé Cugnot. Ce ne fut cependant qu'en 1804, sur un chemin de fer de Newcastle, que l'on vit fonctionner régulièrement les premières locomotives, et encore étaient-elles bien loin de la perfection qu'elles ont aujourd'hui.

La France n'a pas été la première des nations à construire des chemins de fer. Un certain nombre de bons esprits craignaient qu'ils ne produisissent une malheureuse centralisation de commerce et de fortune

dans la capitale. Depuis quelques années, nous avons pris l'essor, = déjà notre capitale touche à la mer et aux frontières du Nord par le Chemin du Hâvre, de Boulogne et de Lille. Une journée de soleil suffit pour aller de Paris à Londres ou à Bruxelles

Bientôt on verra des voyageurs s'envoler sur ces ailes de feu et de fumée de Paris à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse, et y arriver presque aussitôt que les dépêches télégraphiques

Verre.

On appelle verre toute substance qui, après avoir été en fusion à s'être refroidie, se trouve solide, compacte, brillante, cassante et d'une transparence plus ou moins grande.

Il y a différentes sortes de verres les verres de vitres, les verres de bouteilles, les verres de gobelets et les cristaux

Le verre est une des plus utiles et des plus belles inventions de l'industrie humaine, il sert aux pauvres et aux riches, dans la chaumière comme dans le palais ; il préserve des intempéries de l'air et laisse passer la douce et bienfaisante lumière comme si rien ne l'interrompait, il nous donne une grande variété de vases de table à des prix très modiques, que la transparence rend très agréables et dont la propreté nie le cède presqu'en rien à celle des vases d'or et d'argent, il orne les salons de magnifiques glaces et de cristaux qui font resplendir la lumière des lampes, il soulage et fortifie notre vue, et nous donne le moyen d'atteindre de nos regards scrutateurs à des distances presque infinies.

Pour faire le verre il ne faut ni diamant ni topaze, ni or, ni argent ; sa matière première comme celle de toutes les choses utiles à tous, est très commune.

Pour 100 kilogrammes de verre à vitres, il ne faut que :

75 kilogrammes sable sec lavé.
37, 5 kilogrammes sulfate de soude
10, 50 kilog chaux éteinte (ou pulvérisée)

On y ajoute ordinairement du groisil ou verre cassé, que l'on achète à très bas prix.

Dans le verre à bouteilles le sable est remplacé par de l'argile cuite ; la dose de chaux est augmentée, celle de sulfate de soude diminuée.

Le verre de gobeletterie est à base de potasse et de soude. Le cristal se fait avec du sable minium et potasse. Le flint glass est un cristal dont on fait les verres objectifs des lunettes, les gobelets en cristal, les ornements des lustres, &c. Les bras sont

également le sable, le minium et la potasse, mais la composition en est différente.

Les matières qui doivent entrer dans la composition du verre étant préparées, pesées et mêlées avec grand soin, on les introduit dans le four pour y cuire; lorsqu'elles sont à peu près fondues, avant que la vitrification soit complète on agite le verre avec une barre de fer, afin de mêler intimement toutes les parties de la masse. Ces matières, parfaitement mêlées et entièrement fondues par un feu très ardent, ne sont plus qu'une substance flexible, molle, pâteuse, susceptible de prendre une multitude presque infinie de formes différentes. Pour donner les former, on emploie le coulage, le soufflage et le moulage.

L'histoire ne nous apprend rien de certain sur l'invention du verre. Son origine remonte presque à celle du monde. Le livre de Moïse et de Job en parlent comme d'une chose connue. On le trouve aussi dans les écrits d'Aristote, de Lucrèce et de Pline. On croit que les Egyptiens furent le premier peuple qui travailla le verre; il paraît que d'Egypte il passa en Grèce, puis en Italie, d'où il s'est répandu dans le reste de l'Europe. Ce ne fut qu'au premier siècle de l'ère chrétienne que l'on se servit de verre pour clore les fenêtres.

Au XI^e^ siècle, on commença à peindre sur verre, et cet art, après avoir été jusqu'à la fin du XV^e^ dans toute sa splendeur, dégénéra et se perdit presque entièrement. Aujourd'hui on travaille beaucoup à le relever. Déjà quelques églises sont ornées de magnifiques vitraux, qui ne le cèdent guère aux anciens pour la beauté des dessins et la richesse des couleurs.

Télégraphes.

Le mot Télégraphe veut dire. Ecrire de loin. C'est un appareil établi de Distance en Distance sur des points élevés, destinés à transmettre au Gouvernement par des signaux convenus des nouvelles urgentes.

C'est des frères Chappe, nés dans le Maine, que nous tenons notre système actuel de télégraphie. La correspondance par signaux était comme des anciens, mais ce qui distingue nos télégraphes d'aujourd'hui, c'est que par leurs combinaisons, ils forment les caractères d'un langage complet,

en permettent d'annoncer des nouvelles bien précises.

Pour donner une idée de la vitesse des transmissions par cette voie, nous dirons qu'une nouvelle parvient de Calais à Paris (68 lieues) en trois minutes, de Brest à Paris (144 lieues) en deux minutes.

Mais outre le télégraphe de MM. Chappe dont nous venons de parler, il en existe un autre bien plus admirable. c'est le télégraphe électrique.

Voici d'abord ce que c'est que le télégraphe électrique réduit à son dernier degré de simplicité. Une double bobine recouverte d'un fil très fin, et dont la longueur

en proportionnée à la distance que les dépêches doivent parcourir, armée d'un petit morceau de fer recuit ou non trempé, se meut circulairement au dessus d'un aimant permanent et devient la source d'un électro-magnétisme

Un cadran placé sur cette colonne porte les lettres ou les signaux conventionnels quelconques, l'opérateur amène avec le doigt la lettre ou le signal qu'il veut montrer à distance. Aussitôt, et avec une vitesse qui ferait faire à un mobile trois fois le tour du monde dans une seconde, ce signe se reproduit sur les deux

cadrans indicateurs de la station de départ et de celle d'arrivée ; à quelque distance qu'elles soient.

Voilà toute la manœuvre ; un enfant, un ouvrier peu intelligent peuvent l'exécuter, et la dépêche, courte ou étendue sera transmise dans un intervalle de temps que l'on peut comparer à celui qui serait nécessaire pour l'épeler ou l'écrire à la main en caractères un peu gros.

L'immortel Volta découvrit en 1800 le courant électrique, et cela de la sorte une force nouvelle, une puissance jusque-là inconnue. Œrsted mit en évidence les effets dynamiques de cet agent mystérieux

en constatant les déviations qu'il imprime à l'aiguille aimantée. M^r. Arago la transforma en lui ouvrir comme des issues nouvelles, en révélant des merveilleux effets d'aimantation permanente ou transitoire.

M^r. Wheatstone prouva que les effets de cette force se transmettent dans un instant indivisible, à des distances très-considérables.....

Désormais l'imagination la plus active essaierait vainement de prévoir et d'énumérer les résultats merveilleux et inattendus que la Science et l'industrie réaliseront dans un avenir prochain.

Thermomètre.

Dès l'origine du monde, les hommes ont mesuré le temps et les distances parce qu'ils avaient des unités naturelles : pour le temps, ils prenaient le jour, les saisons, les années ; pour les distances, ils comptaient les pas, ou bien ils mesuraient par leurs coudées et leurs palmes.

Les besoins de la vie et les rapports des hommes entre eux s'étant multipliés, il fallut inventer des calculs : de là cette multitude d'admirables instruments pour perfectionner la mesure du temps et des espaces, pour créer la mesure des forces et apprécier exactement les différents degrés de sécheresse et de chaleur. — Parmi les plus ingénieux et les plus utiles instruments modernes, il faut compter celui qui compare avec exactitude les degrés de chaleur ou la quantité de calorique. Son nom, thermomètre, composé de deux mots grecs : chaleur et mesure, en prime parfaitement son

usage. On ne sait pas avec certitude qui en est l'inventeur. Les Italiens en déforent l'honneur à Galilée, astronome Pisan, qui vivait au 16ème siècle; les Allemands l'attribuent à Van-Drebbel, hollandais. Le Français Réaumur l'a perfectionné. Pour se rendre compte de ce compas de chaleur et de froid, il faut savoir que la chaleur raréfie ou étend le corps, que le froid les condense ou le rétrécit, que la raréfaction et la condensation sont plus fortes et plus régulières dans certains corps. Le mercure et l'esprit de vin se dilatant et se condensant à la moindre variation de la température, devaient être choisis pour en mesurer les divers degrés. Le difficile était de trouver des points de comparaison.

Après un grand nombre de tâtonnements, on y parvint par des procédés aussi simples qu'ingénieux. Voici comment on a fait et comment on fait encore aujourd'hui les thermomètres:

On se procure un tube dont le

diamètre intérieur soit très uniforme et très fin, puis on souffle à la lampe d'émailleur une boule à l'une de ses extrémités. On chauffe la boule pour dilater l'air qu'elle renferme et l'on plonge l'extrémité ouverte du tube dans un vase contenant du mercure chaud. A mesure que la boule se refroidit, le mercure monte dans l'intérieur du tube, arrive dans la boule et la remplit en partie. Alors on retire l'instrument, on tourne la boule en bas et on la chauffe de nouveau jusqu'à l'ébullition du mercure, qui se vaporise et dont la vapeur chasse l'air qui était resté dans le tube. Enfin on ôte subitement l'instrument du feu et l'on plonge aussitôt l'extrémité ouverte dans le mercure chaud : la boule se remplit en un instant ; mais on le laisse jusqu'à ce qu'il soit froid. Il faut que le sommet de la colonne de mercure dans le tube soit à dix ou onze centimètres au-dessus du réservoir ou boule.

On ferme le tube par dessus après en avoir chassé l'air.

Pour graduer l'instrument, on plonge la boule et le tube jusqu'au sommet du mercure dans la glace fondante, on marque sur le tube l'endroit où s'arrête la colonne. Ce point est le premier terme fixe de l'échelle. On plonge ensuite la boule et le tube dans l'eau bouillante, et l'on marque d'un nouveau trait l'endroit où s'arrête le sommet de la colonne ; c'est le deuxième terme fixe de l'échelle. L'intervalle compris entre les deux points fixes, eau bouillante et glace fondante, se divise en 100 parties égales, de manière que zéro se trouve à la glace fondante. Au dessous de zéro on prolonge des parties égales à celles qui sont au dessus. Ces dernières parties indiquent l'état de la température au-dessous de la glace fondante, c'est-à-dire lorsqu'il gèle.

Le thermomètre ainsi gradué se nomme thermomètre centigrade, c'est-à-dire à cent degrés. C'est celui qui est le plus en usage en France, parce

on se sert encore de celui de Réaumur, qui divise l'intervalle entre la glace fondante et l'eau bouillante en 80 degrés. Pour convertir les degrés centigrades en degrés de Réaumur, il faut les multiplier par 4/5. Pour convertir les Réaumur en centigrades, il faut les multiplier par 5/4.

Par le moyen du thermomètre on donne la température la plus convenable aux chambres des malades, aux orangeries, aux serres, aux magasins, c'est-à-dire aux appartements où l'on élève les vers à soie. Son usage est très fréquent dans les arts. Il est indispensable pour certaines expériences de physique et de chimie.

Electricité.

On savait déjà, depuis bien des siècles que l'ambre jaune ou succin, étant frotté avec de la laine, acquiert la singulière propriété d'attirer les brins de paille. Les philosophes grecs

Thalès, Platon et Epicure avaient essayé d'expliquer ce phénomène, Saint Jérôme en fait aussi mention dans ses écrits. Mais ce ne fut qu'au 16e siècle qu'un Anglais nommé Gilbert reconnut que des cylindres de verre, de résine ou de gomme laque, et généralement de toutes matières vitrées ou résineuses pouvaient acquérir, comme l'ambre jaune, la propriété d'attirer les brins de paille et même toutes sortes de corps légers.

Au 17e siècle, Otto de Guericke de Magdebourg, inventeur de la machine pneumatique, au lieu de cylindres, se servait d'un globe de soufre qu'il faisait tourner rapidement sur un axe de bois, remarqua que les corps légers en étaient plus vivement attirés et ensuite repoussés, puis de nouveau attirés et de nouveau repoussés. Son globe devenait même lumineux dans l'obscurité ; c'est lui qui, le premier, vit l'étincelle électrique.

En 1727, Etienne Gray, physicien anglais, après avoir électrisé un tube de verre ouvert, trouva qu'il communiquait la même propriété au liège dont il se servait pour boucher le tube, à des tiges de métal, à des cordes de chanvre, etc., qu'il y adaptait, et qu'il ne la communiquait pas au verre, à la soie, aux résines, etc. Il y a donc des corps

Conducteurs et des Corps non conducteurs de l'électricité.

Si l'on approche d'un tube de verre frotté avec un morceau de drap deux balles de sureau suspendues chacune à un fil de soie, on remarque qu'elles se repoussent. Le même phénomène se manifeste à l'égard de deux balles de sureau qui ont été en contact avec un bâton de résine frotté avec une peau de chat. Au contraire, l'une des premières et l'une des dernières mises en présence, s'attirent mutuellement. L'électricité du verre et celle de la résine sont donc différentes. La première est appelée électricité vitrée et la seconde électricité résineuse. L'électricité des autres corps est ou vitrée ou résineuse. Cette belle découverte des deux électricités a été faite en 1733 par Dufay, physicien français.

Grand nombre d'expériences ont fait voir qu'un même corps, suivant le frottoir qu'on emploie, peut prendre l'une ou l'autre électricité. Les corps de la nature sont donc susceptibles des deux électricités; on a même lieu de croire qu'ils les possèdent en quantités égales, et que les effets de l'une sont neutralisés par les effets de l'autre, et donnent lieu, par leur combinaison, à ce que l'on appelle électricité naturelle ou fluide neutre. L'appareil connu sous le nom de machine électrique, et dont l'invention est due à

Van Marum, physicien hollandais, a accumulé une grande quantité d'électricité; il se compose d'un corps flottant, d'un corps fixé et d'un conducteur isolé. — Le corps flottant consiste ordinairement en quatre coussinets électriques rembourrés de crin. — Le corps fixé est un plateau circulaire de verre, mis en mouvement au moyen d'une manivelle. Le conducteur isolé est en général un système de cylindres creux de laiton, terminés par des surfaces sphériques ou arrondies, et supportés par des colonnes de verre.

On fait avec la machine électrique une foule d'expériences curieuses; en voici quelques unes:

1°. Lorsqu'on présente le doigt au conducteur, on voit jaillir une vive étincelle qui paraît s'élancer sur la main.

2°. Si une personne monte sur un tabouret à pieds de verre ou sur un gâteau de résine, et qu'elle touche le conducteur de la machine en activité, ses cheveux se hérissent, et, dans l'obscurité, ils laissent échapper des aigrettes lumineuses; du reste, on peut tirer de toutes les parties de son corps de belles et longues

étincelle, comme du conducteur ordinaire;

3° L'étincelle électrique enflamme et éteint en même temps l'esprit-de-vin; elle peut aussi rallumer une chandelle que l'on vient d'éteindre.

4° Si l'on place de petits bons-hommes de moelle de sureau ou de liège entre deux plateaux de métal, dont l'un communique avec le sol et l'autre avec le conducteur de la machine, ils iront alternativement du plateau inférieur au plateau supérieur; tous ces mouvements ressemblent à une sorte de danse; on connaît en effet cette expérience sous le nom de: Danse des pantins.

Que de choses nous aurions à dire si nous voulions parler des mille et une merveilles que l'électricité enfante; des prodigieux effets de chaleur et de lumière auxquels donnent lieu les puissantes machines électriques dues au génie des savants, et pourtant, si prodigieux que soient ces effets, que sont-ils auprès de la foudre, ce terrible élément qui brise, déchire, enflamme et pulvérise les corps

au milieu Desquels il se forme
Rien ou presque rien. L'éclair
qui précède le bruit du tonnerre
est une monstrueuse étincelle é-
lectrique qui jaillit entre deux
nuages chargés d'électricités diffé-
rentes ; ou bien entre un nuage
et le sol ; il a quelquefois plus
d'une lieue de long. Quant au
bruit du tonnerre, on ose le
comparer au craquement qui
accompagne l'étincelle électrique d'une
machine ordinaire ; il est dû à
l'ébranlement de l'air, et la
détonation qui en résulte s'est répétée
et augmentée par les échos des
nuages, ce qui forme le roulement
du tonnerre.

Vapeur.

Les Liquides exposés à
l'air diminuent peu à peu
de volume, et après un
temps plus ou moins long,
ils disparaissent tout à fait,

ainsi l'eau qui couvre la terre après les pluies ne résiste pas au souffle d'un vent sec ou à l'action prolongée du soleil ; et ce n'est pas seulement par l'infiltration, mais parce qu'elle s'exhale dans les airs. Chacun peut en faire l'expérience en exposant à l'air ou au soleil un vase rempli d'eau. Après quelques jours l'eau aura disparu ; il ne restera au fond du vase que les corps étrangers mêlés au volume d'eau. L'eau se répand dans l'air toutes les fois que l'eau en plus chaude que l'air, c'est ce qu'on appelle évaporation ; si l'air en chaud et sec, la vapeur est invisible, mais

si l'air est froid et déjà chargé d'humidité, la vapeur est très apparente. Lorsqu'on fait bouillir l'eau, elle passe bien plus vite de l'état liquide à celui de fluide élastique. C'est ce qu'on nomme Vaporisation

L'eau réduite en vapeur occupe un espace beaucoup plus grand que son volume à l'état liquide. Diverses expériences ont démontré qu'en poussant la chaleur jusqu'au plus haut degré, la vapeur peut devenir 14,000 fois plus volumineuse que l'eau qui la produit. Si cette vapeur est retenue et comprimée par un corps résistant qui l'empêche de se développer dans l'air, elle acquiert alors en élasticité et en force tout ce qu'elle

aurait pris en étendue de elle eut été libre, c'est là l'explication de la puissance de la vapeur employée aujourd'hui comme force motrice.

La force de la vapeur d'eau n'est pas une découverte moderne, les recherches des savants prouvent que cette force a été connue même avant l'ère chrétienne. Les Grecs et les Romains attribuaient à la vaporisation subite d'une grande masse d'eau les détonations et les commotions souterraines qui parfois ébranlent la terre jusqu'à une certaine profondeur. Héron d'Alexandrie, qui vivait plus d'un siècle avant Jésus Christ, avait su, au moyen de la vapeur, imprimer un mouvement de rotation à une espèce de jouet nommé éolipyle.

Dans la Germanie, sur

les bords du Weser, les prêtres des anciens Teutons employaient la vapeur d'eau pour épouvanter le peuple ; quelquefois, au milieu des cérémonies religieuses, la statue de leur Dieu Bisterich s'enveloppait subitement d'un épais nuage de fumée avec un grand fracas et une détonation assez semblable à celle du tonnerre. La découverte toute récente de la statue a donné l'explication du prétendu prodige ; elle était creuse et renfermait une espèce d'appareil propre à chauffer l'eau et à la réduire en vapeur. Sous Henri IV, Florante Rivault proposa de remplacer, pour la grosse artillerie, la poudre à canon par la vapeur d'eau. On ne peut donc attribuer la découverte de la force de la vapeur à aucun homme, mais malgré les contestations que les jaloux

nationales ont fait naître, on doit à qui revient l'honneur de la invention des machines à vapeur

En 1615, Salomon de Caus né à Dieppe ou dans les environs, publia la description d'une véritable machine à vapeur. Il fut le premier qui imagina d'employer la force de la vapeur d'eau comme moteur des forces pour les grands travaux.

En 1663, le marquis de Worcester reproduisit dans un long ouvrage les premières idées de Salomon de Caus.

Un capitaine Anglais, nommé Savery, construisit en 1698 sur le plan de Salomon de Caus et de Worcester, la première machine à vapeur;

mais elle était si imparfaite qu'il ne put la faire adopter; elle ne lui servit qu'à distribuer de l'eau dans un jardin.

Denis Papin, né à Blois en 1665, posa en quelque sorte les véritables bases de la machine à vapeur; il étudia d'abord les phénomènes qui accompagnent et qui suivent la formation de la vapeur, et il comprit tout le parti que l'homme pouvait tirer d'un agent aussi souple, aussi puissant et aussi facile à créer. Dès lors, il consacra sa vie à organiser en petit modèle une machine qui mise en action par la vapeur, pût communiquer à une roue, à une manivelle, un mouvement primitif

que le génie des ingénieurs transmettait ensuite à des appareils mécaniques de toute espèce. On trouve dans la machine de Papin les deux pièces constitutives de la machine à vapeur: le corps de la pompe et le piston. On peut donc regarder le français Papin comme l'inventeur de la machine à vapeur.

En effet environ quinze ans après la publication de son premier mémoire (1705) Newcomen et Cowley, ouvriers anglais, construisirent à la Papin, sauf quelques modifications, une machine à vapeur qui réussit au-delà de leurs espérances à l'épuisement d'une

Savillère

Ce n'est qu'après les premiers succès d'une invention que la carrière est ouverte aux savants, pour les perfectionnements et les applications en grand. Le succès de la machine de Newcomen et de Cowley, attira l'attention d'une multitude d'hommes spéciaux et de génies distingués, qui la perfectionnèrent et en firent l'application aux grands travaux qui demandent une grande dépense de force.

Les deux merveilles de notre siècle qui ont étonné les nations, le bateau à vapeur et les chemins de fer feront époque dans les annales des inventions et des découvertes. Ce sont les plus savantes, les plus grandes et les plus hardies applications de la machine à vapeur. Sans doute

il est beau de voir ces admirables machines faire mouvoir les mécanismes de nos grandes usines, tirer notre charbon des entrailles de la terre, scier notre bois de charpente et de menuiserie, etc, etc. Mais il est encore plus merveilleux de considérer la puissance de leur action dans les chemins de fer et les bateaux à vapeur.

Bateaux à Vapeur.

On appelle bateaux à vapeur ou simplement vapeur, un vaste bateau dans lequel une machine à vapeur remplace sur les rivières les rames et les

chevaux, et sur la mer, les rames et les voiles.

Vers le milieu du Bateau se trouve une machine à vapeur dont la solidité et la force motrice sont proportionnées à la grandeur du bateau et à la résistance des courants à traverser ou à remonter. Cette machine fait tourner une espèce d'essieu en fer très-solide, appelé arbre ; aux extrémités de l'arbre, en dehors du Bateau se trouvent deux roues à palettes recouvertes par un tambour. L'arbre

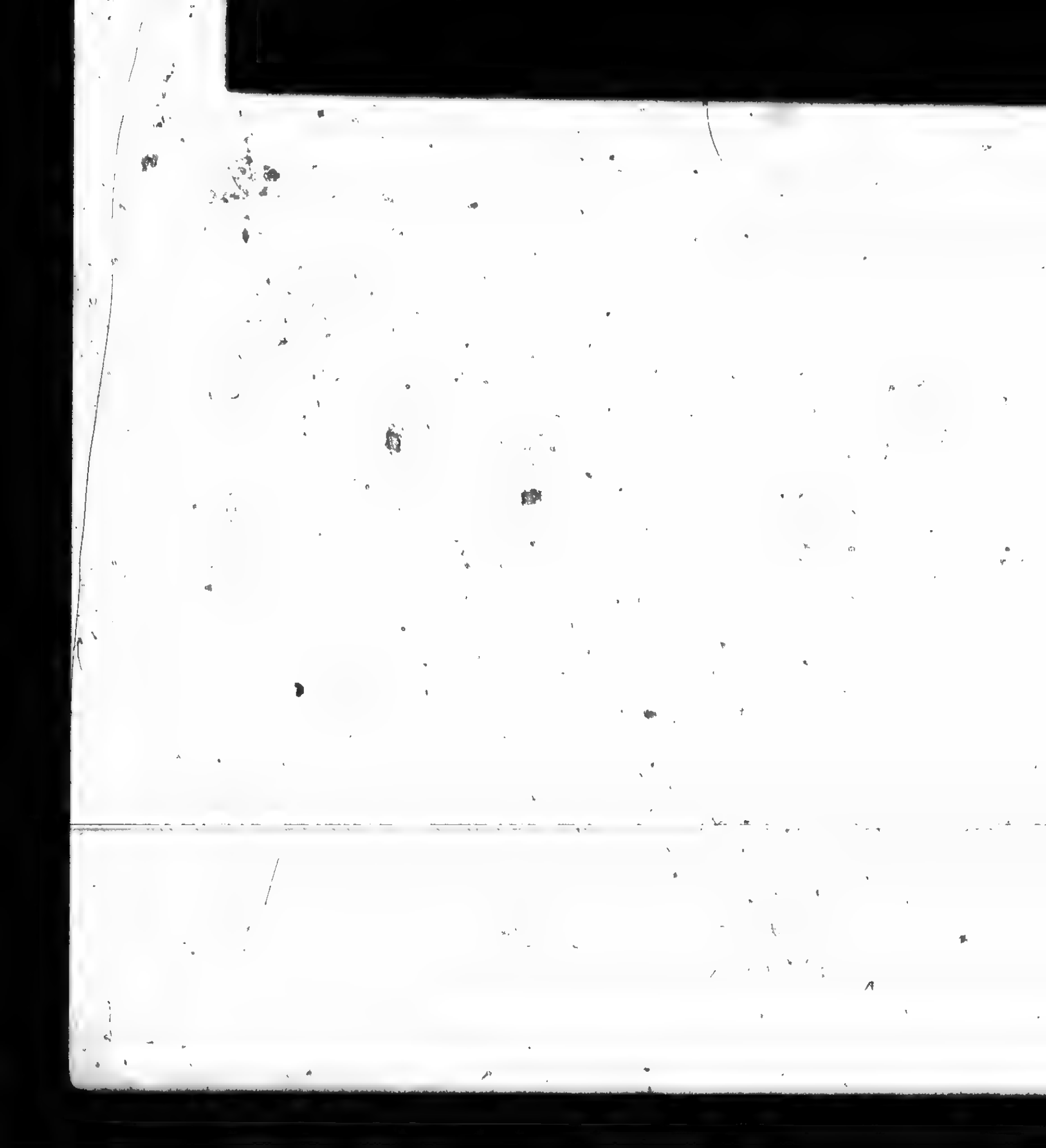
tournant avec vitesse par la force de la vapeur, font tourner les roues avec la même rapidité, les palettes frappent l'eau avec force et font avancer le bateau.

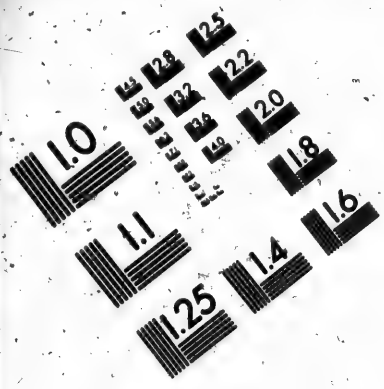
On peut obtenir une vitesse d'environ quatorze Kilomètres à l'heure.

L'idée de faire marcher les navires contre vents & marées par la seule force de la vapeur, est due à Denis Papin. A mesure que la machine à vapeur s'est perfectionnée et que la force a été mieux connue, on a fait des essais pour

la appliquer à la navigation.
En 1775, l'académicien Périer fit paraître sur la Seine le premier Bateau à vapeur; mais faute de force, il ne put remonter la rivière.
En 1781, le marquis de Jouffroy fit de nombreux essais à Lyon, sur la Saône; forcé de s'expatrier, ses efforts restèrent sans succès.
En 1803, l'américain Fulton lança dans la Seine deux bateaux à vapeur qui remontaient le fleuve. Il proposa son invention au Gouvernement français qui ne l'accueillit pas:

rebuté et découragé, Fulton quitta la France et alla demander à l'Amérique, son pays l'appui et les encouragements nécessaires au succès de son œuvre. Quatre ans après, le 3 Octobre 1807, Fulton lançait un Bateau à vapeur qui fit immédiatement un service régulier de New-York à Albany — En 1811 Henri Bell, anglais, construisit sur d'autres plans un Bateau à vapeur qu'il nomma La Comète. Depuis cette époque, il s'est construit





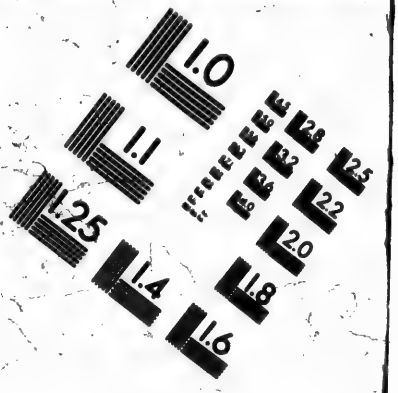
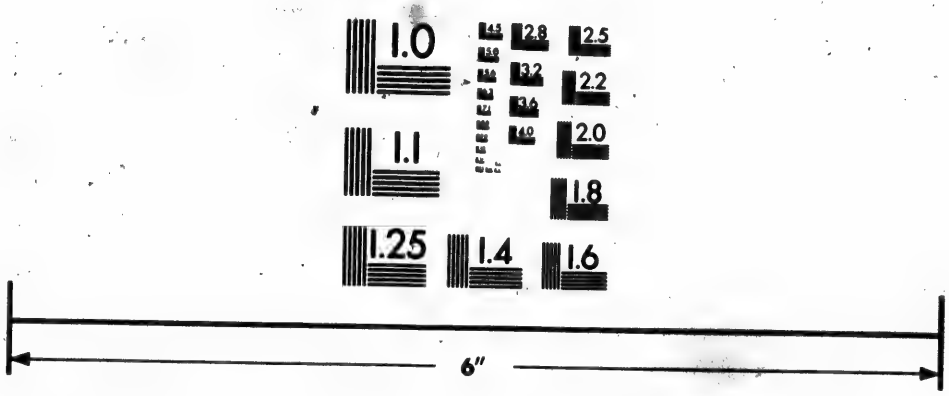
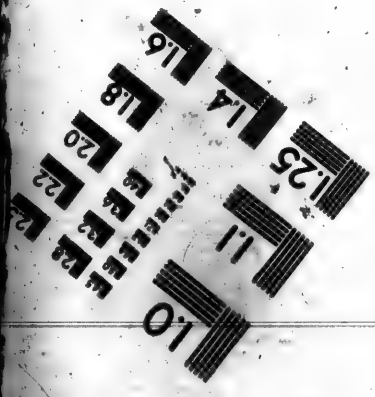
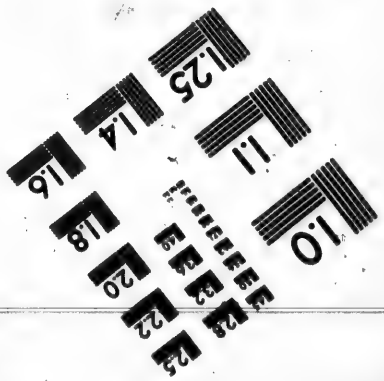


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

un nombre prodigieux de Bateaux à vapeur qui sillonnent en tous sens les mers intérieures, les lacs, les fleuves et les grandes rivières. Les uns portent des dépêches, d'autres transportent des marchandises, d'autres font un service régulier pour le transport des voyageurs.

Il ne paraît pas que les Bateaux puissent jamais remplacer la navigation de long cours à voiles; cependant la célérité et la régularité de leur marche, malgré les vents et les marées, procurent de très grands avantages à la haute marine.

Microscope.

Le mot microscope signifie petit & voir. C'est un instrument qui grossit singulièrement les petits objets et en fait distinguer les moindres parties.

Le microscope considéré dans sa simplicité première, c'est-à-dire réduit à une seule lentille ou verre convexe, remonte à la plus haute antiquité; mais le microscope composé ou ayant deux verres convexes ou miroirs, a une origine beaucoup plus récente. On en attribue l'invention à un hollandais nommé Cornelius Drebbel, vers la fin du 16e siècle. Quelques auteurs font honneur de cette découverte à Galilée, et à Zacharie Janssen, de Middelbourg en Zélande.

D'après les perfectionnements qu'il a reçus, cet instrument [illegible] un grossissement d'environ mille fois dans

diamètre, indistinctement.

Le microscope a fait faire des grandes découvertes dans l'histoire naturelle; c'est tout un monde nouveau qui se dévoile à nos regards.

Admirons ici encore le génie de l'homme; mais admirons surtout la grandeur et la puissance de Dieu, créateur de toutes choses, qui fait briller un rayon de sa gloire dans chacun de ces objets nouveaux que la science découvre au sein de cet autre univers.

Télescope.

Le télescope rapproche considérablement les images des objets et il les rend clairs et plus distincts. On doit, dit-on, l'invention de ce merveilleux instrument, non à la science ni à la nécessité, mais à une espèce d'amusement enfantin. Un jeune hollandais, nommé Jacques Metius, prenait plaisir à faire des miroirs et des verres brûlants. Un jour qu'il tenait dans une main un verre concave et de l'autre un verre convexe, il

appliqua par badinage ou par une espèce de hasard le verre concave contre son œil, et avec l'autre main, il fit à une certaine distance correspondre le verre convexe. Il reconnut alors que les objets sur lesquels sa vue portait paraissaient tout près de lui. Le coq du clocher du village lui semblait beaucoup plus gros et bien rapproché de son œil, il en remarquait bien mieux que auparavant toutes les formes.

L'enfant tout surpris appela son père. Frappé de cette singularité, le père s'imagina de lier ces verres entr'eux par un tube, après avoir observé la distance qui produisait le plus d'effet.

Ainsi dit-on, fut composée, vers l'an 1609, la première lunette d'approche.

Le philosophe Galilée, déjà célèbre par plusieurs inventions importantes, ayant entendu parler des lunettes de l'enfant hollandais, qui faisaient paraître tout proches des objets très-éloignés, se mit à chercher comment la chose pouvait être possible d'après la marche des rayons lumineux dans des verres de différentes formes. Après une foule d'essais, il

pouvait à produire l'effet désiré.

Galilée perfectionna son instrument et le mit en état d'être dirigé vers les astres. Il vit alors ce que jusque là nul mortel n'avait vu! Tout un monde nouveau et inconnu se présenta à ses regards étonnés.

Les astronomes, sentant le prix d'un instrument qui rapproche les cieux nous aidèrent à le perfectionner.

Jean Kepler et Christian Huighens y firent successivement plusieurs changements avantageux. Le père Mersenne, religieux minime, imagina le télescope à réflection. Trop pauvre pour l'exécuter, il communiqua ses savantes combinaisons au célèbre Newton, qui passe pour en être l'inventeur.

Ce nouveau télescope efface tous les précédents. Peu après, l'astronome William Herschell employa quatre années à construire un télescope énorme, long de douze mètres. Retiré le premier de cet instrument, il fit d'importantes découvertes dans les cieux

outre' autres le 9ieme Satellite de Saturne et la planete Dite Uranum.

De nos jours, les Savants, au moyen de cet instrument perfectionné, poursuivent la recherche des mondes lointains dans les espaces incommensurables où nos yeux les perdent.

Heureux si, en contemplant les grandeurs presque infinies de la création, ils reconnaissent et adorent celui qui a produit d'une seule parole, et leur esprit contemplatif, et les merveilles qu'ils contemplent.

Vers-à-Soie.

La plus belle, la plus riche et la plus fine des etoffes, l'etoffe de soie, nous vient d'un insecte fort laid, appelé ver-à-soie, dont la Durée de la vie, quoiqu'elle n'atteigne pas 2 mois, se divise en quatre métamorphoses fort singulières. Le ver est d'abord dans l'état d'oeuf, la chaleur le fait eclore ou la forme d'une chenille qui

grossit peu à peu et change trois ou quatre fois de peau. Cette chenille, au bout de 25 à 30 jours, parvient à sa grosseur, cesse de marcher et se vide de ses excréments; elle se file un cocon dans lequel elle s'enferme, se mettant à l'abri des impressions extérieures pour se convertir en chrysalide ou nymphe, sorte de mort apparente pendant laquelle l'insecte est comme emmailloté et privé de mouvement. Après une quinzaine, il brise son enveloppe et en apparaît au dehors armé de quatre ailes, d'antennes et de pattes. La voilà un véritable papillon appelé Bombyle, mais il donne des œufs et la mort termine son existence.

Les œufs ou graines de ver à soie sont revêtus d'une liqueur qui les colle au linge ou papier sur lequel la mère les a déposés. On les décolle en les plongeant dans [illegible], puis on les fait sécher. On les conserve dans un lieu sec, qui n'ait pas assez de chaleur pour les faire éclore. Au printemps on les met dans un endroit frais jusqu'au moment de les réunir pour les faire éclore tous ensemble par une température convenable; aussitôt que les œufs se sont convertis en petits vers, on leur donne à manger des feuilles de mûrier, après une huitaine de jours, le ver jette de la bave; espèce de soie moins parfaite que celle du cocon, on peut au centre de cette bave, il commence le cocon lui-même, qu'il termine en trois jours et demi. La soie est une filicie qui se trouve au dessus de la bouche du ver, elle est d'abord liquide, mais

elle se solidifie en recevant l'impression de l'air. Trois à quatre jours suffisent à cet insecte pour faire 580 mètres de soie.

La culture des vers à soie remonte à la plus haute antiquité, mais seulement dans le pays des Sères ou Chinois et dans l'Inde.

1078 ans avant Jésus Christ, l'Empereur Kang-Vang y fit de grandes plantations de mûriers. Ce ne fut que vers la fin du 3e siècle de l'ère chrétienne que l'Europe commença à cultiver cette belle industrie; elle fut apportée de l'Inde par deux moines qui en établirent la première manufacture à Constantinople, elle passa dans toute la Grèce, puis dans toute l'Italie et dans l'Espagne.

En 1470, des manufactures de soie furent établies à Tours par Louis II, mais les ouvriers qu'on employait venaient de l'Italie et même de la Grèce, Henri IV établit des manufactures de soie au château des Tuileries et à celui de Madrid près de Paris. Catherine de Médicis fut aussi la fondatrice de manufactures de soie de Lyon, elle fit planter des mûriers blancs et élever des pépinières de vers à soie dans les environs de Lyon. Depuis lors, la ville de Lyon a porté la fabrication des étoffes de soie à une perfection qu'aucune ville du monde n'a jamais pu atteindre.

Oxéomètre.

L'Aréomètre est un instrument qui sert principalement à mesurer la densité des fluides et des solides; ceux en

Dérivé de deux mots grecs, dont l'un signifie subtil et l'autre mesure.
La construction de l'Aréomètre varie à l'infini. L'usage que l'on en fait
en fait, on le désigne sous le nom de : pèse-liqueur, pèse-sirop, pèse-
sel, pèse-lait, &c. &c. Il est construit d'après le principe que
découvrit Archimède. Qu'un corps s'enfonce dans un fluide
jusqu'à ce que le poids du fluide déplacé soit égal au poids
du corps, d'où il résulte que, plus un fluide est dense, plus
la partie déplacée par l'introduction de l'aréomètre sera d'un
petit volume, que par conséquent l'aréomètre doit s'enfoncer
moins en proportion de la densité du liquide ; ainsi il
déplace moins d'eau que de vin, moins de vin que d'eau-de-vie,
moins d'eau-de-vie que d'huile, de lait, &c.

L'Aréomètre se compose d'un tube de verre long
cylindrique et d'un petit diamètre, lequel se termine par le bas
en une petite boule creuse qu'on remplit de plomb ou de mercure
en assez grande quantité pour que l'instrument abandonné à lui-même, se trouve toujours debout quand
il est plongé dans un liquide quelconque ; il est hermétiquement fermé.

Le tube est divisé en degrés et le poids du fluide
est indiqué par le plus ou le moins de profondeur à
laquelle descend l'instrument. Le fluide où l'Aréomètre
descend le plus, est évidemment le plus léger.

Cet instrument est très ancien, on le trouve
décrit dans un poème composé au VI.e de l'Ere
chrétienne

Lunettes

Lunettes.

On a beaucoup écrit sur les bésicles ou lunettes à lire ; plus de trente auteurs sont entrés dans la lice, et qu'est-il résulté de leurs savantes dissertations ? Qu'on ne sait plus au juste à qui attribuer l'invention de cet instrument amie de la vue de l'homme. Les anciens n'avaient aucun moyen de corriger la myopie ou vue courte, la presbytie ou vue longue et le strabisme ou vue louche ; tout au plus si les gens à vue faible essayaient de suppléer au mauvais état de leurs yeux en regardant à travers de petits trous. Les objets se trouvant ainsi isolés, paraissaient beaucoup plus nets ; le célèbre Ptolémée n'avait sans doute pas d'autre secours pour ses observations astronomiques. Cependant les Romains n'ignoraient pas tout-à-fait l'art de l'opticien ; on rapporte qu'ils taillaient quelquefois les émeraudes en forme de verres concaves pour aider la vue ; on dit même que Néron regardait les combats des gladiateurs avec un lorgnon de cette espèce.

Quoiqu'il en soit, les lunettes proprement dites paraissent n'avoir été réellement trouvées qu'en 1292, par un physicien de Florence, nommé Salvino degli Armati, qui en fit d'abord un mystère ; mais Alexandre di Spina, Dominicain du Couvent de Ste Catherine de Pise, ayant entendu parler de son secret, finit par le deviner et par le publier. C'est ce qui explique comment la découverte est attribuée tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Les lunettes furent toujours en honneur, surtout pendant le XVIII^e^ siècle où quelques villages du département de l'Oise en expédiaient à eux seuls, de 8 à 900,000 paires par an. Mais

cela est peu de chose auprès de la passion, de la fureur que ce petit instrument excitait autrefois en Espagne et à Venise. Pour se donner un air de profonde sagesse, un ton d'expérience consommée, toutes les personnes un peu considérables portaient lunettes. Marie Louise, femme de Charles II se voyant entourée de tous ces gens à lunettes qui l'épluchaient des pieds à la tête, dit un jour à un gentilhomme français : « Ne dirait-on pas que ces Messieurs ont pris pour une vieille chronique dont ils veulent déchiffrer jusqu'aux points et aux virgules ? »

Pavage.

Le pavage des rues dans les villes est très ancien : cependant excepté Rome et Cordoue, qui étaient pavées au 9e siècle, puisque aucune ville d'aujourd'hui ne connaissait cette importante amélioration ; Paris même, une des villes qui fut pavée des premières, ne le fut qu'au 12e siècle.

On raconte qu'à cette époque, Philippe Auguste étant un jour aux fenêtres de son palais, et ayant remarqué que la boue entraînée par les tombereaux, exhalait une odeur infecte, résolut d'y remédier en ordonnant que les rues seraient dorénavant pavées.

Le reste de la ville ne le fut que longtemps après et aux frais des bourgeois.

Depuis quelques années on emploie dans le pavage le asphalte et le bitume.

Il n'est rien en Europe qui puisse se comparer pour l'élégance et la symétrie au dallage d'asphalte et de bitume du magnifique square des Champs-Elysées à Paris.

Café.

On dit que le Café fut remarqué pour la première fois par un Berger arabe, qui s'aperçut que son troupeau était dans une gaîté et une agitation particulière, quand il avait brouté des baies de caféier. L'usage de torréfier (brûler) les graines est basé dans le beaucoup d'antériorité à cette découverte; cette torréfaction y développe un arôme et une huile qui lui donnent seuls le goût que nous lui connaissons. Vers 1500, le Café était en usage comme boisson sur les bords de la mer Rouge.

Un peu plus tard, l'usage en répandit en Turquie après avoir été, comme boisson fermentée, condamné par plusieurs Mufti. En 1691, les Hollandais en transportèrent plusieurs plants de Moka à Java et à Batavia; en 1707, à Amsterdam, et en 1714, le Bourgmestre Nicolas Witsen en offrit deux boutures à Louis XIV. Elles furent plantées au Jardin du Roi, et réussirent très bien. A peu près à la même époque on l'introduisit à la Guadeloupe, à Saint Domingue, à l'Ile Bourbon où l'on trouva alors des Caféiers sauvages, enfin à la Martinique, où Des Clieux, Lieutenant du Roi, apporta deux plants qu'il avait réussi à conserver pendant une longue et pénible traversée. Bien étant venus à maturité sur le navire, il partagea avec les caféiers la quantité d'eau qui lui était donnée chaque jour comme aux autres de l'équipage.

Le premier café bu est celui de Moka, puis ceux de l'Ile de la Réunion et de la Jamaïque.

Moulins.

Il seroit impossible de préciser l'époque à laquelle les hommes ont commencé à réduire le blé en farine; il est probable néanmoins qu'ils l'ont fait avant le déluge. On suppose qu'ils se contentoient alors de broyer le grain entre deux cailloux, comme font encore certains peuples sauvages, mais on ignore absolument quand ils ont imaginé de substituer à ce grossier procédé l'usage des meules de pierre. Tout ce que nous savons, c'est que, dès le temps d'Abraham, l'Egypte avoit quelque connoissance du moulin à farine. En quoi consistoit leur mécanisme? L'histoire ne le dit point, ou peut du moins conjecturer que ces moulins étoient mus par des chevaux, ou même par des esclaves.

Les Grecs qui se nourrissoient de gland, avant que Cérès, fondatrice d'Athènes, en 1643 avant Jésus-Christ, leur eut enseigné l'agriculture, les Grecs, dis-je, attribuoient l'invention des meules à Triptolème, deuxième roi de Sparte, parce-être que ce prince leur avoit fait quelque enseigner l'usage.

L'art de faire la farine et le pain fut longtemps négligé par les austères Romains; ce ne fut que 170 ans avant l'ère chrétienne que Rome eut enfin de premiers boulangers, de profession quelque chose. Et pourtant c'est à eux que l'on doit les meules à eau, qui sont mentionnées et décrites pour la première fois par le célèbre Vitruve, au commencement du règne de l'empereur Auguste. C'est aussi près de trois cents ans après, sous le règne de Valentinien, que Bélisaire, pressé par les Ostrogoths, fit établir les premiers moulins-bateaux dont l'histoire fasse mention. Enfin, les Normands, devenus maîtres d'une partie de la Neustrie, y introduisirent les premiers moulins à eau de France, ou plutôt, de l'an

550, Grégoire de Tours en mentionne plusieurs, qui, dit-il, étaient mis en mouvement avec une merveilleuse vitesse par la force de l'eau.

Les moulins à vent sont beaucoup plus récents, du moins en Europe; on en fait honneur aux Arabes, qui paraissent les avoir connus dès la commencement du 7e siècle. Ce furent les croisés qui les introduisirent en Europe. On croit généralement que le premier qui en ait vu en fonction est celui que mentionne, en l'an 1105, le Cartulaire d'une petite abbaye de Normandie.

Monnaies.

L'achat et la vente, c'est-à-dire le commerce dans sa plus simple expression, ne se font que toujours fait par l'intermédiaire de monnaies. La voie des échanges fut d'abord employée; puis on prit celle d'une matière dont la rareté, la ductilité et l'éclat combinés avec leur poids déterminèrent la valeur. Mais il ne serait guère possible de fixer à quelle époque on commença d'attribuer à cet instrument la qualité de signe représentatif. On pourrait conclure d'un passage de la Genèse que les Égyptiens furent les premiers qui commencèrent l'usage de monnaies, lorsqu'elle rapporte qu'Abimélech donna mille pièces d'argent à Sara, et qu'Abraham donna quatre cents sicles d'argent aux enfants d'Hémor, pour l'achat d'un champ destiné au tombeau de son épouse. Quant aux premières pièces frappées, il paraît que l'invention en est due aux Grecs, et que la première fabrication eut lieu dans l'île d'Égine, environ 900 ans avant Jésus-Christ.

Les premières monnaies des Romains étaient de cuivre, débitées au même état que cette matière. Elles ne portaient

Tullius fut la première qui fit frapper de la monnaie d'argent, celles en argent et or ne parurent que du temps de la seconde guerre punique.

Le nom de monnaie vient probablement du temple de Junon Monéta, auprès duquel on fabriqua d'abord la monnaie, et le devint d'un simple marteau jusqu'au règne de Henri II. A cette époque, Aubry Olivier inventa un moulin à engin, dont les produits méritèrent la préférence. Les descendants d'Aubry ayant perfectionné la machine en parvinrent par à peu au balancier dont on se sert aujourd'hui. Le balancier est une forte vis de pression traversée de deux grands bras terminés par deux énormes masses en fer que des hommes mettent en mouvement. La vis appuie par un pied sur une machine servant de moule dans laquelle on place le métal qu'on veut monnayer. L'homme prend tous les outils à la balancier par l'impulsion qu'il lui en donne et chasse la matière dans tous les sens, lui fait prendre la forme circulaire ainsi que l'inscription et les lettres et figures qu'elle porte.

L'or monnayé en France est composé de 9 parties d'or pur et d'une partie de cuivre. Il en est de même de l'argent. Le billon est composé de 3 parties de cuivre et de deux parties d'argent. Les fortes pièces cinq grammes, la pièce d'or de 20 francs 7 grammes et un peu plus de quarante cinq centigrammes.

Gaz.

Ce n'est ordinairement qu'après bien des expériences et des tâtonnements que l'on arrive à reconnaître toute l'importance d'une découverte, à la compléter et en tirer parti. Le hydrogène carboné employé à l'éclairage, le seul gaz dont nous ayons à nous

ce temps-ci, en offre une preuve. Il y avait plus de cent ans que l'on connaissait la combustibilité des gaz provenant du bois et de la houille, qu'on s'occupait de leur production, qu'on en déduisait les propriétés et les phénomènes, lorsque l'Ingénieur Lebon établit à Paris, en 1786, un appareil d'éclairage pour le gaz provenant de la distillation du bois, mais le bois fournissant beaucoup d'acide de carbone et un gaz hydrogène peu carboné, les effets obtenus étaient peu avantageux. L'anglais Murdock fut le premier qui se servit du gaz de la houille en 1792 pour éclairer sa maison; il établit des appareils sur une plus grande échelle pour divers établissements, en 1797 et 1798, et l'on prétendit que c'est à dater de cette époque que l'éclairage au gaz a été adopté en Angleterre, où il était ainsi usité depuis longtemps dans presque toute la ville, lorsque Taylor importa ses procédés en France. Des usines à gaz s'établirent alors à Paris et ensuite dans les principales villes de départements. Toutefois, à l'exception de Paris, où le nouveau mode d'éclairage a été presque partout substitué à l'ancien, ce n'est qu'avec une lenteur extrême que les becs de gaz remplacent les réverbères. Cela tient aux habitudes, aux coutumes qu'a assises l'exécution des appareils, à l'esprit de routine qui rend si difficile l'adoption d'un système d'éclairage entièrement différent de ceux employés jusqu'ici, et aussi à d'injustes prévention ou à des craintes fort exagérées.

Le gaz combustible s'extrait communément des houilles, mais on peut en obtenir aussi de la lignite, des tourbes, même de beaucoup de substances d'origine organique, telles que le bois, la huile, les résines. Il en est produit par la distillation sèche de ces matières, mais la nature des résidus varie de nature et de proportion selon la substance employée, et n'est ni l'un ni l'autre de ces produits dont il faut se défaire. Le gaz hydrogène carboné est un mélange d'acide de carbone, de

flamme en d'autant plus blanche et plus éclairante qu'il contient une plus grande quantité de carbone. L'oxide de carbone donne au contraire une flamme bleue très peu éclairante, et on l'obtient en plus grande proportion lorsque la température est très élevée et à la fin de l'opération. L'hydrogène carboné se décompose alors et son pouvoir éclairant va toujours en diminuant, parce que la quantité de gaz produite augmente de beaucoup. La quantité ne s'obtient ainsi qu'au détriment de la qualité, il importe donc de ne soumettre la houille qu'à la température convenable pour la production du gaz le plus carboné.

Toutes les houilles contenant des produits azotés et du soufre, il en résulte la formation de sels ammoniacaux, d'acide hydrosulfurique et de sulfure de carbone qui offrent de graves inconvénients, surtout l'acide hydrosulfurique qui noircit l'argent, le cuivre, les peintures, &c., et donne l'action sur l'économie animale est dangereuse. L'un et l'autre du reste se brûlent en brûlant une odeur sulfureuse et piquante aussi nuisible qu'infecte. De là la nécessité de purifier le gaz, ce qu'on fait au moyen de trois appareils dits Barilleter, condenseurs et épurateurs, et par une série d'opérations dans lesquelles nous nous dispenserons d'entrer. Le meilleur procédé connu jusqu'ici est de faire passer le gaz à travers la chaux de chaux. Les principaux résidus de la houille sont le coke, dont on tire un si grand parti pour le chauffage, et du goudron.

Après la purification, le gaz pénètre dans un vaste réservoir appelé gazomètre d'où il arrive par une infinité de petits tuyaux soutenus en fonte prolongés par de petits tuyaux jusqu'aux bec

qu'il doit alimenter. Un robinet l'empêche de s'échapper lorsqu'on ne l'allume pas. Dans beaucoup d'endroits, un compteur, petit appareil fort simple, indique la quantité de gaz brûlé dans un bec. Les explosions que l'on redoutait tant autrefois sont fort rares et très faciles à éviter avec un peu de prudence. Elles ont lieu lorsque le gaz, s'étant échappé des conduits à travers quelques fissures, a rempli une pièce close dans laquelle on pénètre avec de la lumière; ce qu'on ne doit faire qu'après s'être assuré par l'odorat de l'absence de tout danger.

Le hydrogène carboné que les substances huileuses et résineuses fournissent par leur décomposition renferme une plus grande quantité de carbone, donne plus de lumière sous le même volume et l'absence d'acide hydrosulfurique et de sulfure de carbone rend la purification beaucoup plus facile. Les plus mauvaises huiles, celle de poisson par exemple, et le brai sec peuvent être employés avec avantage dans sa production. Le gaz qu'on distribue à domicile au moyen de réservoirs portatifs en provient, et si l'on n'a pas encore adopté partout la matière grasse de préférence à la houille, c'est particulièrement parce que leur récolte, toute de saison, les utilise, n'ont presqu'aucune valeur. — Pour produire une lumière égale à celle d'une lampe Carcel brûlant une heure quarante deux grammes d'huile, le bec de gaz de la houille consomme dans un même temps 106 à 110 litres de gaz, celui de la résine 58 à 60, et le

bec à gaz de l'huile 28 à 30 lignes de hauteur. Les gaz de l'huile et de la résine offrent encore cet avantage qu'ils n'ont besoin, pour leur épuration, ni de condensateur, ni de dépurateur, qu'ils nécessitent pour leur production de vastes usines et que de petits gazomètres suffisent pour les contenir.

Daguerréotype

C'est à l'histoire que de la Chimie a fait depuis une cinquantaine d'années que nous devons l'art de la Photographie ou le Daguerréotype. Dès le commencement de ce siècle, quelques physiciens avaient déjà cherché à tirer parti de l'action de la lumière sur le sel d'argent pour reproduire les contours et les ombres de la peinture sur verre et obtenir de silhouette sur du papier placé derrière des vitraux exposés aux rayons du soleil. Après quelques essais de cette nature, Mr Wedgewood ayant songé à fixer les images formées au foyer de la chambre obscure n'en obtint que des images imparfaites qui noircissaient et s'effaçaient à la lumière. Mr Wedgewood Anglais, Mr Niepce, qui publia en 1829 un mémoire sur la Photographie, le devant d'une lame de plaqué qu'il recouvrait d'un vernis de la composition duquel plus tard il devait faire un secret. Mais tout cela était loin de conduire à un résultat auquel parvint quelques années plus tard un français, Mr

Daguerre, qui s'était déjà signalé de concert avec Mr. Bouton, par l'invention du Diorama. Ce fut en 1839 qu'il fit connaître l'admirable procédé imaginé par lui et auquel il a donné son nom.

Tout le monde connaît le Daguérréotype et son utilité. On sait avec quelle rapidité et quelle promptitude on reproduit, par ce moyen, les images des personnes, les monuments, les paysages, les gravures et généralement toute espèce d'objet. Depuis quelques années on s'en sert beaucoup pour l'exécution des portraits. Cet appareil est léger, portatif, peu coûteux, consistant principalement en une boîte qui renferme la chambre obscure, garnie d'une lunette, à doubles dimensions varie selon la grandeur des plaques que l'on veut employer. Les accessoires sont: une autre boîte plus petite, vitrée et pourvue d'un thermomètre, dans laquelle on expose les plaques à la vapeur du mercure chauffé avec une lampe à esprit de vin; des fioles pour faire des dissolutions, et quelques flacons renfermant les agents chimiques, dont on a besoin.

Voici comment on procède: On expose une plaque d'argent ou de plaqué d'argent bien polie

à l'influence des vapeurs d'iode pour qu'il se forme à sa surface une couche très mince d'iodure d'argent. On met ensuite cette plaque au foyer de la chambre noire tournée vers la personne ou l'objet qu'on veut reproduire, et de manière qu'elle reçoive l'action de la lumière dont l'effet est de modifier plus ou moins profondément l'iodure d'argent en raison de l'intensité des rayons lumineux, le blanquant fortement dans la partie frappée par la lumière la plus vive, le décomposant dans les demi-teintes proportionnellement à l'intensité lumineuse et le laissant à peu-près intact dans les ombres les plus noires. L'image existe alors sur la plaque, mais elle est invisible. On la fait paraître en exposant la plaque à l'influence de la vapeur du mercure dont les globules se déposent par la partie décomposée par la lumière et constituent les blancs du dessin, produits par un amalgame d'argent. Pour terminer l'opération, il suffit d'enlever la couche d'iodure d'argent qui existe encore sur la plaque, et qui continuerait à se décomposer par une nouvelle exposition à la lumière, ce qu'on fait en lavant la plaque avec une faible dissolution d'hydrosulfite de soude

« Au moyen de distillations de brome ou de chlore employés à l'état de vapeur, on est parvenu à augmenter considérablement la sensibilité de la couche impressionnable, ce qui permet d'obtenir la image dans un temps beaucoup plus court. Avec le brome, la durée d'exposition de la plaque dans la chambre obscure peut être réduite à un vingtième de ce qu'elle était avec la couche d'iodure d'argent simple. Pour donner plus d'éclat et de solidité au dessin, rendre les blancs plus brillants et les noirs plus foncés on traite, en dernier lieu, la plaque à chaud par une liqueur contenant de l'hyposulfite double de chaux et d'or.

Par la Galvanoplastie, on obtient aujourd'hui des épreuves de plaques daguerriennes bien réussies, et lon est même parvenu à laide d'acides, à les transformer en planches pouvant être soumises à l'impression en taille-douce ou donnant des épreuves tirées par les procédés ordinaires.

On peut également employer, dans la photographie, les plaques métalliques pour des papiers dits photogéniques, préparés d'une manière inconnue, les images tracées dans ces papiers étant bien inférieures, sous tous les rapports, à celles fixées sur les plaques.

Pantographe.

Le Pantographe est un instrument fort ingénieux au moyen duquel on peut, sans connaître le dessin, copier mécaniquement, avec la plus rigoureuse exactitude, toute sorte de plans, d'estampes de gravures et même faire de réduction de toute grandeur. Les copies, quelles soient réduites ou égales en dimension aux modèles, ne laissent rien à désirer sous le rapport de la netteté de ligne, de la fidélité du contour, de la parfaite similitude et de la précision mathématique de l'ensemble.

Cet instrument, dont l'utilité est fondée sur les propriétés du triangle semblable, est composé de quatre règles, deux grandes et deux petites, qui forment toujours un parallélogramme parfait. Elles sont mobiles autour de leur point d'assemblage, au moyen d'axes de cuivre fixés en ces points, rivés en dessous et retenus par un écrou au dessous. Un au point de jonction des petites règles, point que l'on déplace selon la grandeur proportionnelle à l'original, de la copie que l'on veut faire, on met un axe de rotation, porté sur un pied de plomb pesant immobile sur le papier à l'aide de petites pointes. Au dessus du parallélogramme dans le prolongement de l'une des grandes règles, un calquoir ou stylet supportant de la tête le crayon qui doit dessiner la copie fidèle du dessin que l'on veut reproduire.

Le calquoir, le tourillon de tête et le crayon

cylindrique de cuivre égal en épaisseur, tout disposé sur une même ligne droite, mais dans les réductions la position du calquoir donnera la même, tandis que celle de l'axe de rotation change, tout en restant sur la même ligne. En écartant ou rapprochant l'une de l'autre les deux grandes règles comme les branches d'un compas on fait tourner tout le système autour du pivot, et alors dans ce mouvement de rotation qui s'opère avec une extrême facilité, le crayon trace d'un côté de figures égales ou semblables à celle dont la ligne saillante du côté opposé par le calquoir.

Phare

On appelle Phare un grand fanal placé sur la tour d'une tour pour éclairer les côtes de la navigation. La tour qui supporte ce fanal est également appelée Phare ou tour à feu, enfin, on désigne le plus souvent par ce mot la destination. Simplement sous le nom de feux, ils ne leur donnent aux Phares de toutes les sortes de lumières qui éclairent les côtes, les ports, les rades, les canaux, quelque soit leur usage d'ailleurs.

L'usage d'allumer des feux dans les côtes pour guider pendant la durée de l'obscurité comme à l'antiquité la plus reculée, mais l'invention des Phares, la science même de la navigation, l'homme même n'apprend que la mensonge et la vérité comme presque tout ce qui est connu

Le Roi de Tunis fut accusé d'avoir fait empoisonner son
beau-frère que la passion de la vengeance avait
fait Maure. Il fut en promenade sur la Goulette
avec une partie de sa cour, lorsque le bruit se
répandit dans la ville qu'il était mort subitement.
Les habitants coururent en foule au palais, pour
s'assurer par leurs yeux de la vérité de cette nouvelle.
Le peuple ne voulut point croire à la mort du roi
qu'après qu'on lui eut montré son cadavre.

Le 20e jour du mois d'août, les Turcs
se rendirent maîtres de la ville de Tunis, qui
est située à 3 lieues de Carthage. Ils y trouvèrent
un grand nombre de Chrétiens esclaves, qu'ils
délivrèrent de leurs fers. Ils y firent aussi
un riche butin, et ils emmenèrent avec eux
le roi de Tunis.

Le 21e jour du mois d'août, les Turcs
se rendirent maîtres de la ville de Bizerte,
qui est située à 6 lieues de Tunis. Ils y trouvèrent
un grand nombre de Chrétiens esclaves, qu'ils
délivrèrent de leurs fers. Ils y firent aussi
un riche butin, et ils emmenèrent avec eux
le roi de Bizerte.

Le 22e jour du mois d'août, les Turcs
se rendirent maîtres de la ville de Gabès,
qui est située à 6 lieues de Bizerte. Ils y trouvèrent
un grand nombre de Chrétiens esclaves, qu'ils
délivrèrent de leurs fers. Ils y firent aussi
un riche butin, et ils emmenèrent avec eux
le roi de Gabès.

Le 23e jour du mois d'août, les Turcs
se rendirent maîtres de la ville de Sfax,
qui est située à 6 lieues de Gabès. Ils y trouvèrent
un grand nombre de Chrétiens esclaves, qu'ils
délivrèrent de leurs fers. Ils y firent aussi
un riche butin, et ils emmenèrent avec eux
le roi de Sfax.

sont Quelles Dans exemple la Lo[illegible] Lumière Qu'il Projettera Sur Les Deux Diamants Choisis Ils Sont Eclairés Par La Lampe De Bec Qui Est Placée Dans Le Foyer Du Premier Paraboloïde Qui Renvoie Les Rayons Sur Le Premier Diamant Qui Les Renvoie Sur Le Second Diamant Qui Les Renvoie Sur Le Second Paraboloïde De Laquelle Ils Sortent Parallèles Entre Eux Et Vont Tomber Sur Le Premier Paraboloïde Qui Les Renvoie Dans Son Foyer Où Ils Forment Une Image Très Petite Et Très Vive Qui Est Celle Que L'on Observe Avec Le Microscope Composé Dont Le Premier Verre Est Placé Vis à Vis Son Objectif, Car Les Faisceaux Lumineux Étant Contenus Parallèles Aux Axes De La Surface Paraboloïde Il En Résulte Que Les Faisceaux Alternes Avec Des Portions Angulaires Dans L'espace De Trente Deux Secondes Que Je Crois Être Le Diamètre Apparent De La Lumière Incommensurable Que Je Crois Pouvoir Être Contenue Dans Cet Espace Angulaire De La Grandeur Des Plus Petites Molécules Dont Les Corps Sont Composés Et Que L'on Peut Diviser Par La Pensée Jusqu'à Ce Qu'elles Soient Réduites à La Grandeur Des Molécules Lumineuses Qui Les Composent Et Qui Ne Peuvent Être Divisées Par Aucune Force Connue Dans La Nature Puisque Les Rayons Qui Les Composent Sont Parallèles Entre Eux Et Que Les Forces Ne Peuvent Agir Que Sur Les Rayons Divergents

Un éclat, cette lumière diminue beaucoup proportionnellement, à l'espace qu'elle parcourt avec faible lumière augmente et brille d'un feu de nouveau, avec toute sa force lumineuse. Chaque révolution d'un cône cette lumière de variation.

Beaucoup de phares sont pourvus de grandes réflecteurs paraboliques formés par leur pâtement, par moins vertical et naturellement éclairés que par une seule lumière d'une grande force, placée au centre, d'où on doit le nom de lampe, composé de quatre mèches concentriques, équivalent pour la lumière, à une vingtaine de lampes. Cercle d'acier portant sur mi accroissement plusieurs fois au double au point. Les appareils d'éclairage des phares sont au fin fort variés dans leurs formes, leurs mécanismes, leurs effets. Pour concentrer, diriger la lumière, et en augmenter l'intensité et la portée, on emploie communément des glaces étamées et de surfaces paraboliques de cuivre désignées.

Toutes les puissances maritimes ont implanté sur leurs côtes établissements et tout attaché, depuis une grande ancienne d'année à les multiplier et à les perfectionner. Des phares indiquent toutes les ports un peu importants de même que l'embarcadère des fleuves et rivières navigables, dans ces de feux flottants sur des bâtiments solidement ancrés, n'ayant pas d'autres destinations, et les envoie le long des côtes, aux abords des écueils sur bords des bancs. Dans tous les passages où la navigation est un peu active, quelques milles parmi les principaux, s'éparpillent en mer. La distance des phares de cinq en cinq minutes.

Marine.

La navigation est tout à la fois l'art de se conduire à travers les immenses espaces de l'Océan et le mouvement qui, à l'aide de cet art si précieux, s'opère en tous sens sur un vaisseau. L'ensemble des moyens théoriques et pratiques, le matériel et le personnel que la navigation met en œuvre constituent ce qu'on appelle la marine.

Le premier homme qui osa se confier sur un frêle tronc d'arbre comme font tous les sauvages et se aventurer sur l'eau, porté par ce débile et grossier esquif, pourrait être, à proprement parler, regardé comme l'inventeur de la navigation, car il n'est guère possible d'admettre que celui qui provoque à si bon droit notre admiration, et dont les progrès, fruits des plus grands efforts de l'esprit humain, ont nécessité le concours de toutes les sciences, ait eu des débuts plus brillants. Les plus anciens navigateurs se traînaient péniblement le long des côtes, et quand ils furent assez hardis pour perdre la terre de vue, ils n'osaient entreprendre de longs voyages. N'ayant pour se conduire que l'aspect du ciel lorsque la terre avait disparu sous l'horizon, ils s'attachaient à étudier la position des étoiles, la marche apparente des constellations, plus spécialement de la grande ourse et de la petite ourse et ils commencèrent alors l'étoile polaire, qui seule, a guidé si longtemps les hommes à travers les plaines mouvantes de l'Océan.

La Phénicie est la première contrée que la navigation ait rendu célèbre. On sait à quel degré de richesse et de puissance parvint Tyr. Cette ville fonda de nombreux établissements sur le littoral de la Méditerranée, et étendit son commerce bien au delà sur les côtes d'Afrique et d'Asie. Ce furent les marins de Tyr qui apprirent l'art de la navigation aux Hébreux et fournirent des pilotes aux flottes de Salomon. Thalès l'enseigna ensuite aux Grecs, qui peu après, devinrent aussi célèbres que les Tyriens par leurs colonies. Bientôt ensuite, Carthage et Marseille durent aussi à leur marine un haut degré de prospérité. La Grèce Néarque, qui commandait la flotte d'Alexandre-le-Grand, le Marseillais Pythéas, le plus hardi et le plus savant des voyageurs de l'antiquité, le Carthaginois Hannon et Hippalus qui découvrit les moussons, sous le règne de l'empereur Claude, sont les navigateurs de l'antiquité qui se sont le plus signalés.

L'usage de la boussole donna plus tard à la navigation cet essor prodigieux auquel nous devons la conquête de mondes nouveaux. Les villes et les nations qui au moyen âge et depuis ont tour à tour brillé par leur marine sont: Venise, Gênes, Pise, Amalfi, le Portugal, l'Espagne, Hambourg et la Hollande. Les premières nations maritimes d'aujourd'hui sont: L'Angleterre, la France, la Russie et les États-Unis. — Viennent ensuite la Turquie, la Hollande et le Danemark. Au premier rang des navigateurs de ces nations et de ces villes qui se sont le plus illustrés je placerai: Gama, André, Doria, Barthélemy Diaz, Christophe Colomb, Vasco de Gama, Albuquerque

Magellan, Fernandez, Mendana, Quiros, Schouten, Torres, Bougainville, Cook, Ruyter, Duquesne, Ruter, Suffren, Lapérouse, Nelson.

Les bâtiments qui emploie la navigation en général, désignés indifféremment sous les noms de vaisseau et de navire, (du grec naus, d'où navis); mais, si un mot prend le nom de navire dans son acception générale, il n'en est pas de même pour celui de vaisseau qu'il réserve exclusivement pour la désignation des plus grands bâtiments de guerre, c'est-à-dire des vaisseaux à deux et à trois ponts. Commandant s'applique à chaque unité de navire de tout particulier. Les navires se divisent en deux catégories bien tranchées à savoir: les bâtiments du commerce, qui servent au transport des marchandises et des passagers, et les bâtiments de guerre dont le nom indique suffisamment la destination. De là la dénomination de marine militaire et de marine marchande. Les bâtiments de guerre sont plus forts, plus solides et à part quelques rares exceptions plus fins voiliers ou meilleurs manœuvriers que ceux

du Commerce. Quant à ceux ci, ils portent ordinairement des bouches à feu, ce n'est lorsqu'ils naviguent dans des passages où ils ont à redouter la rencontre de pirates. Ceux d'entre eux qui l'on armé en temps de guerre pour la Course prennent le nom de Corsaires.

La forme générale des navires est à peu près celle d'un poisson. On appelle gabarit le modèle ou le plan d'après lequel un navire est construit. Le Corps du bâtiment porte le nom de coque, et on désigne spécialement sous celui de Carène sa partie qui est toujours immergée. Son intérieur reçoit le lest, les vivres et l'eau par les panneaux, les soutes, la Cabarde et les Sabords.

Lorsqu'il est d'une certaine dimension on le divise en plusieurs étages séparés par des planchers appelés ponts. Les navires marchands n'ont que deux divisions: la cale et l'entrepont ou le faux pont. Les grands navires de guerre, c'est à dire les vaisseaux et les frégates, ont trois, quatre et même cinq. Celles au dessus du faux pont sont les batteries couvertes.

La mâture, le gréement et le gouvernail sont également regardés comme éléments constitutifs des

navires. Tout bâtiment a un, deux ou trois mâts verticaux dits grand mât, mât de misaine et mât d'artimon, plus le mât de beaupré qui forme à l'avant une diagonale plus ou moins rapprochée de la ligne horizontale. Les mâts portent les vergues auxquelles sont fixées les voiles — ; des cordes servent à consolider la mâture et à disposer les vergues et les voiles, selon que l'exigent la force du vent et la direction eu égard à la route que l'on doit suivre. L'ensemble de ces cordes, qui sont toutes en chanvre, compose le gréement.

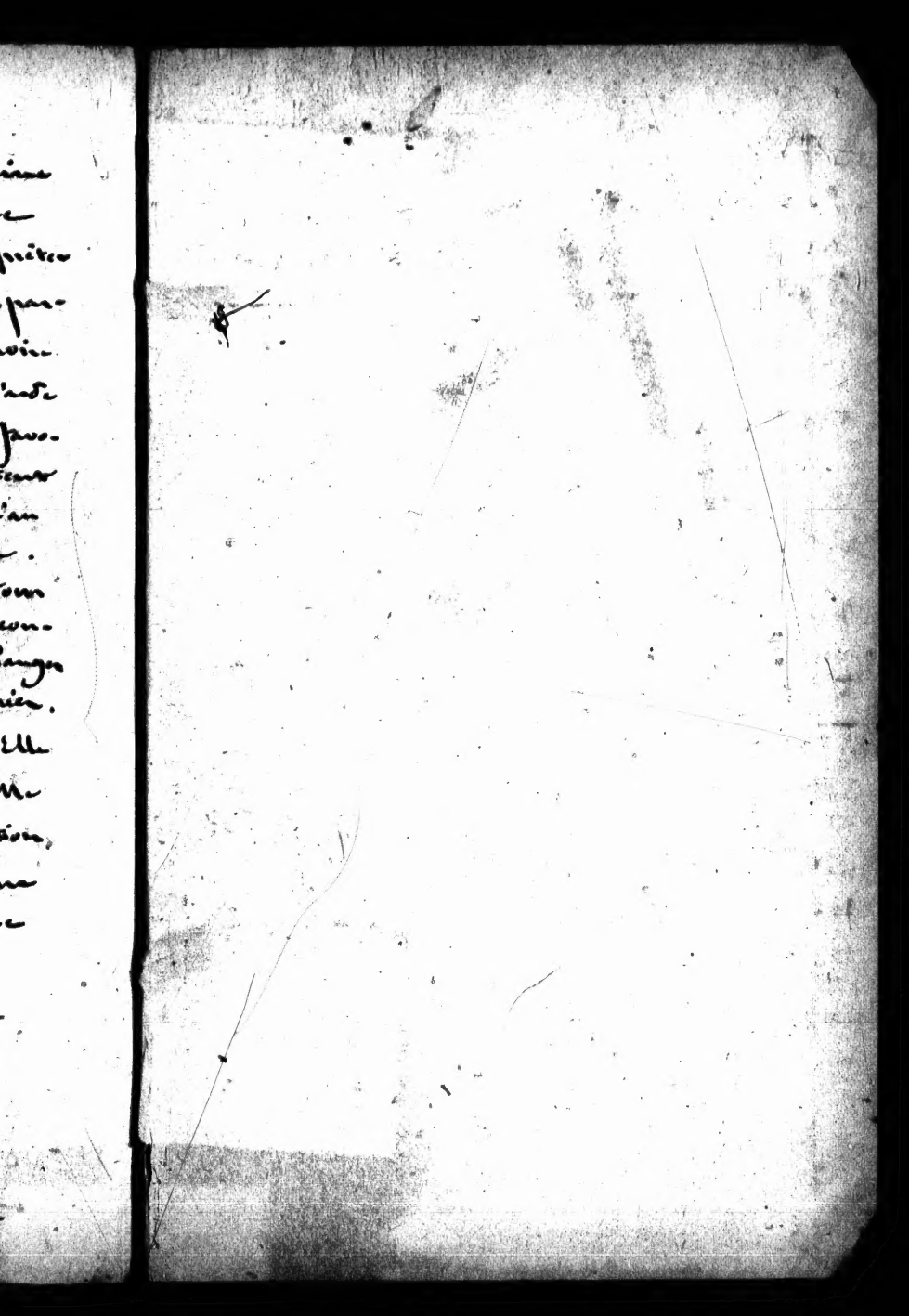
Pour le service des ancres qu'on manœuvre avec un cabestan ou un guindeau, pour haler, amarrer, embosser le navire, on se sert d'autres cordes fort grosses appelées câbles, commerières, guerlins, aussières. Autrefois les bâtiments de guerre en usaient beaucoup de ces dernières en remplacement aujourd'hui les câbles par des chaînes de fer. Chaque voile porte aussi un nom particulier.

La construction des navires a beaucoup varié depuis l'origine de la navigation, suivant les progrès et les besoins de ces arts ainsi que des époques et des climats,

en elle diffère encore selon la nature des mers auxquelles on la destine, ou selon les voyages qu'elle doivent ejecuter. Les Galeres ne sont pas construites comme les bâtiments qui font un long chargement de vivres, de café ou de sucre. Il en est de même de tous les autres navires que se font remarquer entre eux par leur forme exceptionnelle, leur mâts, leur genre de voilure ou leur grément. C'est ainsi que la Chine a sa jonque et son sampan. L'Inde et l'Arabie ont aussi des bâtiments qu'on ne retrouve pas ailleurs. Les Galiotes hollandaises n'ont absolument aucun rapport de conformation avec les Ognes les Dahabiès ou les Koulicks de la Turquie. Les tartanes, les sangues, les Balancelles, les Lombardes sont des bâtiments particuliers à la Méditerranée où l'on ne voit pas les Cornettes de voiles latines en triangle. Les chasse-marée et les Langres sont spécialement dans la Manche et sur l'Océan, où l'on trouve la Frégate aux voiles quadrangulaires. Les Vaisseaux la Frégate, la Corvette, la

galere, le trinquet, le bark, la goelette, le cutter ne se retrouvent avec ces formes à peu près les mêmes chez toutes les puissances maritimes.

La capacité ou l'importance du chargement qu'un navire peut recevoir est exprimée en tonneaux, c'est-à-dire en mètres de 1m2 pieds cubes ou de poids de 1000 kilogr. mais on ne parle du tonnage que pour les bâtiments de commerce, car ce qu'il importe de connaître d'un bâtiment de guerre, c'est sa force représentée par le nombre de ses bouches à feu.

Un navire gouverne bien ou mal selon qu'il obéit avec promptitude ou avec lenteur au gouvernail. Il est assuré lorsqu'il a marchandises à venir dans la ligne du vent, il est au contraire mal assuré lorsqu'il

Fin.